

# Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

Programme franco-allemand  
pour jeunes traductrices et  
traducteurs littéraires

# Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm  
für junge Literaturübersetzer\*innen

2021



Office franco-allemand  
pour la Jeunesse  
Deutsch-Französisches  
Jugendwerk

[www.ofaj.org](http://www.ofaj.org)  
[www.dfjw.org](http://www.dfjw.org)

# Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

Programme franco-allemand  
pour jeunes traductrices et  
traducteurs littéraires

# Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm  
für junge Literaturübersetzer\*innen

2021

# Sommaire

Préface	4	Marzahn mon amour. Geschichten einer Fußpflegerin	54
Vorwort	6	Katja Oskamp // Valentin René-Jean	
Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt	8	Hanser Verlag, 2019	
Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt	9		
L'atelier de traduction allemand – français 2021 : la magie de l'échange	10	Les Impatientes	64
Die deutsch-französische Übersetzungswerkstatt 2021: die Magie des Austauschs	12	Djaïli Amadou Amal // Ela zum Winkel	
Remerciements / Danksagung	14	Éditions Emmanuelle Collas, 2020	
Les auteures et auteurs / Die Autor*innen	16	De l'autre côté de la peau	72
Les traductrices et traducteurs / Die Übersetzer*innen	17	Aliona Gloukhova // Luisa Maria Schulz	
Ministerium der Träume	18	Éditions Verticales, 2020	
Hengameh Yaghoobifarah // Aurélien Jauch		Nino dans la nuit	80
Aufbau Verlag, 2021		Capucine Johannin, Simon Johannin // Florian Kranz	
1000 Serpentinen Angst	26	Éditions Allia, 2019	
Olivia Wenzel // Noémie Juglet		39 rue de Berne	88
S. Fischer Verlage, 2020		Max Lobe // Steven Wyss	
Die Sommer	38	Éditions Zoé, 2017	
Ronya Othmann // Alice Lacoue-Labarthe		Les Magnolias	94
Hanser Verlag, 2020		Florent Oiseau // Charlotte Hattendorf	
Uneigentliche Verzweiflung	46	Allary Éditions, 2020	
Frank Witzel // Régis Quatresous		Impressum	100
Matthes und Seitz Verlag, 2019			

# Préface

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt compte plus de 200 participantes et participants depuis sa création en 2000. Cette initiative unique à l'attention des jeunes talents de la traduction littéraire s'inscrit pleinement dans les objectifs stratégiques de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ), lesquels visent à soutenir la mobilité et la mise en réseau des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création.

L'OFAJ s'est associé aux meilleurs spécialistes du secteur du livre : la Frankfurter Buchmesse, le Bureau international de l'édition française (BIEF) et la fondation suisse pour la culture Pro Helvetia. Ces derniers assurent la sélection des participantes et participants et l'organisation de la rencontre, tandis que l'OFAJ coordonne le partenariat, soutient le suivi pédagogique et apporte la principale contribution financière.

Durant le programme, les participantes et participants ont travaillé à leurs traductions dans le cadre de deux ateliers, sous la tutelle de traductrices expérimentées. Isabelle Liber était en charge de l'atelier de traduction vers le français au Collège International des Traducteurs littéraires d'Arles (CITL). Également ancienne participante du programme en 2005, elle traduit des auteures et auteurs de fiction comme Karen Köhler, Alina Bronsky et Takis Würger, des livres d'art, des essais (Giulia Enders entre autres) et des romans jeunesse de l'allemand vers le français. Claudia Hamm a dirigé l'atelier de traduction vers l'allemand au Literarisches Colloquium Berlin (LCB). Participante du programme Goldschmidt en 2007, elle a traduit, entre autres auteures et auteurs, Édouard Levé, Mathias Énard, Nathalie Quintane, Ivan Jablonka et Emmanuel Carrère.

Par-delà les ateliers de traduction, le programme Goldschmidt contribue à développer les échanges de droits entre la France, l'Allemagne et la Suisse. Des rencontres avec des éditrices et éditeurs et des responsables de droits donnent en effet aux jeunes traductrices et traducteurs l'opportunité d'approfondir leur connaissance des structures éditoriales. Car aujourd'hui, ils doivent parfaitement connaître le fonctionnement du monde de l'édition. Voilà pourquoi les jeunes traductrices et traducteurs se présentent au programme Goldschmidt avec le projet de traduire un texte libre de droits.

Du côté français, l'intérêt des participantes et participants s'est porté sur les premiers romans de jeunes auteures et auteurs d'origine étrangère ou multiculturelle, abordant les questions de discrimination et de racisme. L'histoire allemande, telle qu'elle a été vécue des deux côtés du mur et, plus tard, dans une Allemagne réunifiée, est également un sujet qui les a intéressés. Du côté allemand, plusieurs auteures et auteurs francophones ont attiré les traductrices et traducteurs germanophones à commencer par *Les Impatientes* de Djaiili Amadou Amal (Éditions Emmanuelle Collas) ou encore *39 rue de Berne* de Max Lobe (Éditions Zoé), tous deux d'origine camerounaise.

La présente brochure a pour but de présenter les jeunes traductrices et traducteurs qui ont participé à l'édition 2021 du programme ainsi que leur travail.

Nous vous souhaitons une bonne lecture !

Jérémy Rossignol  
OFAJ

Katja Petrovic  
BIEF

Niki Théron  
Frankfurter Buchmesse

Aurélia Maillard Despont  
Pro Helvetia

# Vorwort

Seit seiner Gründung im Jahr 2000 haben mehr als 200 Personen am Programm Georges-Arthur Goldschmidt teilgenommen. Diese einzigartige Initiative für junge Talente im Bereich der Literaturübersetzung entspricht den strategischen Schwerpunkten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), mit den Zielsetzungen der Mobilitätsförderung und Netzwerkbildung zwischen jungen Berufstätigen in Kultur, Kunst und Medien.

Das DFJW hat versierte Experten der Buchbranche an seiner Seite: die Frankfurter Buchmesse, das Bureau international de l'édition française (BIEF) und die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia. Diese Partner übernehmen die Auswahl der Teilnehmenden und die Organisation der Begegnung, während das DFJW das Partnernetzwerk koordiniert, die pädagogische Betreuung fördert und einen Großteil des Programms finanziert.

Im Laufe des Programms arbeiteten die Teilnehmenden im Rahmen zweier, von erfahrenen Übersetzerinnen betreuten Workshops, an ihren Übersetzungen. Claudia Hamm leitete den Workshop mit Zielsprache Deutsch im Literarischen Colloquium Berlin (LCB). Sie war im Jahr 2007 selbst Teilnehmende am Programm Goldschmidt und hat u.a. Werke von Édouard Levé, Mathias Énard, Nathalie Quintane, Ivan Jablonka und Emmanuel Carrère übersetzt. Isabelle Liber war für den Übersetzungsworkshop ins Französische am Collège International des Traducteurs littéraires d'Arles (CITL) zuständig. Sie hat im Jahr 2005 am Programm teilgenommen und übersetzt Romane und Erzählungen wie die von Karen Köhler, Alina Bronsky und Takis Würger, Kunstdände, Essays (u.a. Giulia Enders) sowie Jugendliteratur aus dem Deutschen ins Französische.

Neben den Übersetzungsworkshops leistet das Programm Goldschmidt einen Beitrag zum Austausch im Bereich der Übersetzungsrechte zwischen Frankreich, Deutschland und der Schweiz. Begegnungen mit Verleger\*innen und Verantwortlichen für Übersetzungsrechte ermöglichen es den jungen Menschen, ein tieferes Verständnis des Verlagswesens zu erlangen. Heutzutage ist es unentbehrlich, die Funktionsweisen der Verlagswelt bis ins Detail zu beherrschen. Aus diesem Grund bewerben sich die jungen Übersetzer\*innen für das Programm Goldschmidt mit dem Projekt, einen Text zu übersetzen, dessen Übersetzungsrechte noch nicht vergeben sind.

Auf deutscher Seite lag das Augenmerk der Übersetzer\*innen auf literarischen Werken der frankophonen Welt, z. B. *Les Impatientes* von Djaiili Amadou Amal (Éditions Emmanuelle Collas) sowie *39 rue de Berne* von Max Lobe (Éditions Zoé), beides Werke von Autoren kamerunischer Herkunft.

Auf französischer Seite entschieden sich die Teilnehmenden dafür, Erstromane von Personen ausländischer oder multikultureller Herkunft zu bearbeiten. Kernstück der behandelten Themen waren Fragen zu Diskriminierung und Rassismus sowie die deutsche Geschichte, insbesondere in Bezug auf die Berliner Mauer und die Wiedervereinigung.

Diese Broschüre stellt die jungen Übersetzer\*innen, die im Jahr 2021 am Programm Georges-Arthur Goldschmidt teilgenommen haben, sowie ihre Arbeit vor.

Viel Spaß beim Lesen und Entdecken!

Jérémie Rossignol  
DFJW

Katja Petrovic  
BIEF

Niki Théron  
Frankfurter Buchmesse

Aurélia Maillard Despont  
Pro Helvetia

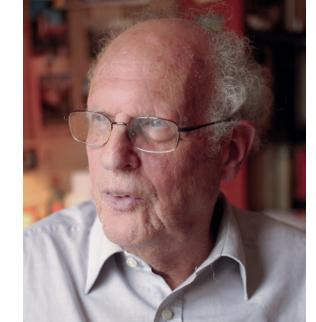
# Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Né le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg, Georges-Arthur Goldschmidt passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, tous deux échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt obtient la nationalité française en 1949. Il fait des études d'allemand et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français et en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (éditions du Seuil 1981), *Un Jardin en Allemagne* (éditions du Seuil 1986), *La Forêt interrompue* (éditions du Seuil 1991), trois récits autobiographiques publiés en allemand : *Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007 (S. Fischer Verlage) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (éditions du Seuil 1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. En 2011, il publie sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux éditions du Seuil. En 2015, son récit *Les Collines de Belleville* paraît aux éditions Jacqueline Chambon. Ayant atteint l'âge canonique des 90 années en 2018, Georges-Arthur Goldschmidt revient une nouvelle fois sur cette Allemagne qu'il a quittée enfant en 1938 dans son essai *L'Exil et le Rebond*, paru aux éditions de l'Éclat. En 2020, son dernier livre *Vom Nachexil*, qui traite du traumatisme des exilés, paraît chez Wallstein Verlag.

Au cours de sa carrière, il reçoit le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme docteur *honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne, l'Université de Bern fait de même en 2017. En 2009, il est également nommé citoyen d'honneur de sa ville natale. Depuis 2007, Georges-Arthur Goldschmidt parraine le programme franco-allemand pour jeunes traductrices et traducteurs littéraires.

# Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt



Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren. Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden, versteckt in einem Waisenhaus in der Haute-Savoie, der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern aber sehen sie nicht wieder. 1949 nimmt Goldschmidt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt hat. Neben seiner Übersetzertätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und Deutsch. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag* (*Le Miroir quotidien*, éditions du Seuil 1981), *Der unterbrochene Wald* (*La Forêt interrompue*, éditions du Seuil 1991), die auf Deutsch erschienenen autobiografischen Erzählungen *Die Absonderung* (S. Fischer Verlage, 1991), *Die Aussetzung* (S. Fischer Verlage, 1996) und *Die Befreiung* (S. Fischer Verlage 2007), sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiografie *Über die Flüsse* (*La Traversée des fleuves*, éditions du Seuil 1999). 2015 erschien seine Erzählung *Les Collines de Belleville* bei Jacqueline Chambon. Anlässlich seines 90. Geburtstags kommt Georges-Arthur Goldschmidt in seinem Essay *L'Exil et le Rebond* (Éditions de l'Éclat, 2018) noch einmal auf das Deutschland zurück, das er 1938 verlassen musste. 2020 ist sein letztes Buch *Vom Nachexil*, über das Trauma der Flucht im Wallstein Verlag erschienen.

Für seine Veröffentlichungen erhielt er 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den Prix France Culture, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde. 2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen und 2017 folgte die Ehrendoktorwürde der Universität Bern. Seit 2007 ist Georges-Arthur Goldschmidt Schirmherr des nach ihm benannten deutsch-französischen Literaturübersetzerprogramms.

# L'atelier de traduction allemand – français 2021 : la magie de l'échange



Claudia Hamm

Isabelle Liber

Quelques mois avant la session 2021 du programme Goldschmidt, en octobre 2020, j'avais séjourné au CITL d'Arles pour l'atelier ViceVersa. Avec neuf collègues et nos deux tutrices, nous avions alors eu la chance d'échanger *en vrai* sur notre passion, la traduction, de travailler *ensemble* à nos projets personnels et de vivre *sans réserve* une semaine aussi riche humainement que professionnellement.

*En vrai, ensemble et sans réserve...* Après plusieurs mois de semi-confinement d'octobre 2020 à mars 2021, voilà que m'était à nouveau donnée la chance de ce partage, cette fois en tant que tutrice des ateliers de traduction vers le français pour le programme Goldschmidt.

Trois semaines d'atelier en ligne avaient déjà été consacrées aux traductions vers l'allemand avec Claudia Hamm quand nous nous sommes retrouvés à Arles pour explorer les univers des auteurs et autrices choisi·es par les participant·es francophones : « démontant », puis « remontant » la pensée – et la syntaxe – de Frank Witzel (attention, chiens méchants affamés) ; marchant avec Ronya Othman sur les chemins de l'exil, entre un aéroport et une maisonnette du Kurdistan ; tournant, la gorge serrée, autour d'un distributeur rempli de friandises où se cachait Olivia Wenzel ; cherchant une voie (et une voix) entre les éclats de colère et les détours baroques de Hengameh Yaghoobifarah ; et papotant (en berlinois), assis dans le fauteuil de pédicure de Katja Oskamp, les doigts de pied en éventail.

Pandémie oblige, le programme hors ateliers était plus restreint que de coutume, ce qui ne nous a pas empêchés de rencontrer Sylvain Prudhomme et sa traductrice Claudia Kalscheuer, de nous pencher sur la légitimité traductrices et traducteurs avec Jörn Cambreleng, d'organiser un mini-coaching avec Claudia Hamm sur la lecture en public, et de réaliser des lectures filmées présentant les traductions du groupe.

Et puis, au-delà du travail de formation, nous avons aussi saisi l'occasion inespérée qui s'offrait à nous de goûter ce temps partagé – autour d'une table dressée pour un festin ou d'une table de ping-pong, en cuisine ou sur les bords du Rhône, une tasse de café à la main ou les pieds dans le sable...

Ma collègue Claudia le dirait elle aussi, bien qu'elle n'ait rencontré les participantes et participants que sur écran : nous avons eu l'honneur cette année d'accompagner dix personnalités d'exception, dix traducteurs et traductrices qui débordent de motivation et de passion. Régis, Luisa, Alice, Ela, Noémie, Steven, Aurélien, Florian, Valentin et Charlotte – grâce à votre attention bienveillante, votre respect mutuel, votre bonne humeur et votre engagement, nos séances en groupe ou en tandem ont été plus profondes, fécondes et joyeuses que je ne l'aurais jamais imaginé. Je suis arrivée à Arles avec quelques savoirs à vous communiquer, et je suis revenue meilleure traductrice que je n'étais partie. Magie de l'échange...

Ce séjour à l'abri de la forteresse du CITL – un privilège qui ne nous aurait pas été accordé sans l'infatigable volonté de toute l'équipe en charge de l'organisation du programme – n'a bien sûr pas gommé la situation au dehors. Les consignes sanitaires et les restrictions légales étaient toujours là, et pourtant, pendant cette parenthèse enchantée, de recherche en résonance, de remise en cause en éclat de rire, nous avons tous et toutes vécu trois semaines intenses, à la fois studieuses et légères – trois semaines de vie *en vrai, ensemble et sans réserve*.

Isabelle Liber, tutrice de l'atelier de traduction de l'allemand vers le français

# Die deutsch-französische Übersetzungswerkstatt 2021: die Magie des Austauschs

Im Oktober 2020, wenige Monate vor der 2021er-Ausgabe des Goldschmidt-Programms, habe ich im CITL in Arles an einer ViceVersa-Werkstatt teilgenommen. Mit neun Kolleg\*innen und unseren beiden Werkstattleiterinnen hatten wir damals Gelegenheit, uns *direkt* über unsere Leidenschaft, das Literaturübersetzen, zu verständigen, *gemeinsam* an unseren jeweiligen Projekten zu arbeiten und *uneingeschränkt* eine menschlich wie beruflich sehr erfüllte Woche zu verbringen.

*Direkt, gemeinsam und uneingeschränkt...* Nach mehreren Monaten des Lockdowns light und weniger light von Oktober 2020 bis März 2021 hatte ich noch einmal das Glück, einen solchen Austausch zu erleben – dieses Mal selbst in der Rolle der Werkstattleiterin: für die Übersetzungen ins Französische des Goldschmidt-Programms.

Drei Wochen Online-Werkstatt ins Deutsche mit Claudia Hamm waren bereits vorausgegangen, als wir uns in Arles trafen, um die Universen der Autor\*innen zu erkunden, die die französischsprachigen Teilnehmenden ausgewählt hatten: So nahmen wir Frank Witzels Gedankengänge – und Syntax – auseinander und setzten sie wieder zusammen (Vorsicht, hungrige, bissige Hundel!), liefen mit Ronya Othman zwischen einem Flughafen und einem kurdischen Häuschen die Wege des Exils ab, umkreisten mit ausgedörrten Kehlen einen Snackautomaten, in dem sich Olivia Wenzel verbarg, suchten einen Pfad (und eine Stimme) durch die Wutausbrüche und barocken Windungen von Hengameh Yaghoobifarah und berlinierten mit gespreizten Zehen auf dem Fußpflegestuhl von Katja Oskamp...

Pandemiebedingt fiel das Programm außerhalb der Textwerkstatt knapper aus als sonst, dennoch trafen wir zumindest Sylvain Prudhomme und seine Übersetzerin Claudia Kalscheuer, schwadronierten mit Jörn Cambreleng über die Legitimität von Übersetzer\*innen, organisierten ein Mini-Lesecoching mit Claudia Hamm und drehten Videos, in denen in kurzen Lesungen die Übersetzungen der gesamten Gruppe vorgestellt wurden. Und über die Weiterbildung hinaus nutzten wir die unverhoffte Gelegenheit ebenso, um rund um eine gedeckte Tafel oder einen Tischtennistisch, in der Küche



oder am Rhôneufer, mit einer Tasse Kaffee in der Hand oder den Füßen im Sand die geteilte Zeit zu genießen.

Auch wenn meine Kollegin Claudia die Teilnehmenden ausschließlich auf dem Bildschirm treffen konnte, wird sie bestätigen: Wir hatten dieses Jahr die Ehre, zehn außergewöhnliche Persönlichkeiten, zehn besonders motivierte und leidenschaftliche Übersetzer\*innen begleiten zu dürfen. Régis, Luisa, Alice, Ela, Noémie, Steven, Aurélien, Florian, Valentin und Charlotte: Dank Eurer Aufmerksamkeit und Eurem Wohlwollen, Eurem gegenseitigen Respekt, Eurer guten Laune und Eurem Engagement waren unsere Gruppen- und Tandemsitzungen tiefgründiger, fruchtbarer und fröhlicher, als ich es mir je hätte träumen lassen! Ich bin nach Arles gekommen, um Euch ein bisschen Expertise zu vermitteln, und bin selbst als bessere Übersetzerin nach Hause zurückgekehrt. Die Magie des Austauschs!

Der Aufenthalt im geschützten Raum des wehrhaften CITL – ein Privileg, das uns nicht zuteil geworden wäre ohne den unermüdlichen Einsatz des gesamten Organisationsteams des Programms – hat die Situation drumherum freilich nicht völlig vergessen lassen können. Die Hygieneauflagen und gesetzlichen Regelungen waren immer noch in Kraft, und doch haben wir alle während dieser beglückenden Zwischenzeit der Suche nach Zusammenklang, der Neuansätze und Lachanfälle drei intensive und so emsige wie leichtfüßige Wochen erleben können – drei Wochen des *direkten, gemeinsamen und uneingeschränkten Erlebens*.

Isabelle Liber, Leiterin der Übersetzerwerkstatt aus dem Deutschen ins Französische  
Aus dem Französischen von Claudia Hamm übersetzt, Leiterin der Übersetzerwerkstatt aus dem Französischen ins Deutsche

# Remerciements / Danksagung

L'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ), le Bureau international de l'édition française (BIEF), la Foire du livre de Francfort et Pro Helvetia tiennent à remercier leurs partenaires ainsi que toutes les structures, institutions culturelles et personnes, qui ont accueilli et soutenu les jeunes traductrices et traducteurs dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2021.

Das Deutsch-Französische Jugendwerk (DFJW), das BIEF, die Frankfurter Buchmesse und Pro Helvetia möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken. Wir möchten ebenso herzlich allen kulturellen Einrichtungen und Personen danken, welche die jungen Übersetzer\*innen des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2021 unterstützt und empfangen haben.

Collège International des Traducteurs littéraires (CITL), Arles  
Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin

Du côté français / Auf französischer Seite  
Georges-Arthur Goldschmidt, auteur, traducteur, parrain du programme / Autor, Übersetzer, Schirmherr des Programms, Olivier Mannoni, directeur de l'École de traduction littéraire (ETL) du Centre national du livre (CNL) / Leiter der Literaturübersetzerschule (ETL) des Centre national du livre (CNL), Isabelle Liber, traductrice littéraire et tutrice de l'atelier de traduction Goldschmidt vers le français / Literaturübersetzerin und Leiterin der Goldschmidt-Übersetzerwerkstatt ins Französische

Institutions / Institutionen  
BIEF (Nicolas Roche, Pierre Myszkowski, Katja Petrovic), CNL (Simon Vialle), CITL d'Arles (Jörn Cambreleng, Christine Roussel), Institut Goethe (Sarah Foezon, Aurélie Marquer), Association des traducteurs littéraires de France (Laurence Kiefé)

Maisons d'éditions / Verlage  
Le Tripode (Charlotte Bréhat), Éditions Verticales (Yves Pagès, Jeanne Guyot), Éditions Emmanuelle Collas (Emmanuelle Collas), Libella (Aurélie Roche, Chayma Soltani, Christine Bonnard Legrand), Le Seuil (Maria Vlachou, Laure De Vaugrigneuse, Françoise Guyon), Stock (Raphaëlle Liebaert, Maylis Vauterin), Grasset (Heidi Warneke, Jean Mattern), Actes Sud (Manuel Tricoteaux), Gallmeister (Bénédicte Adrien)

Du côté allemand / Auf deutscher Seite  
Claudia Hamm, Literaturübersetzerin und Leiterin der Goldschmidt-Übersetzerwerkstatt ins Deutsche / Traductrice littéraire et tutrice de l'atelier de traduction Goldschmidt vers l'allemand // Stéphanie Lux, Literaturübersetzerin ins Französische und ehemalige Goldschmidt-Mentorin 2018 und 2020 / Traductrice littéraire vers le français et ancienne tutrice de l'atelier de traduction Goldschmidt en 2018 et 2020 // Julie Tirard, Literaturübersetzerin ins Französische und Autorin / Traductrice littéraire vers le français et auteure // Anabelle Assaf, Literaturagentin und Literaturübersetzerin ins Deutsche / Agente littéraire et traductrice littéraire vers l'allemand

## Institutions / Institutionen

Institut français d'Allemagne (Myriam Louviot, Anne Lapanouse), Frankfurter Buchmesse (Niki Théron, Emeline Berton), Deutsch-Französisches Jugendwerk (Jérémie Rossignol, Annette Schwichtenberg), Verband deutschsprachiger Übersetzer literarischer und wissenschaftlicher Werke (Patricia Klobusitzky), Deutscher Übersetzerfonds und das Literarische Colloquium Berlin (Jürgen Jakob Becker), TOLEDO & Literaturport (Aurélie Maurin, Claudia Schütze)

## Maisons d'édition / Verlage

Nautilus Verlag (Katharina Picandet), Hanser Verlag (Friederike Barakat, Lena Daeuker), Suhrkamp Verlag (Sabine Erbrich, Christoph Hassenzahl), Matthes & Seitz (Loan Nguyen, Andreas Rötzer), Kiepenheuer & Witsch (Iris Brandt, Viola Hefer), Verbrecher Verlag (Jörg Sundermeier, Kristine Listau), Klett-Cotta Verlag (Corinna Kroker, Frauke Kniffler), Schöffling & Co. (Sabine Baumann, Elisa Diallo), W\_orten & meer Verlag für diskriminierungskritisches Handeln (Lann Hornscheidt)

## Agence littéraire / Literaturagentur

Literaturagentur Simon (Adam Heise)

## Du côté suisse / Auf schweizer Seite

Institutions / Institutionen  
Centre de traduction littéraire Lausanne (Irene Weber Henking), Collège des traducteurs Looren (Florence Widmer), Literaturhaus Zürich (Isabelle Vonlanthen), Pro Helvetia (Reina Gehrig, Aurélia Maillard Despont, Nataša Pavkovic)

## Traductrices et traducteurs / Übersetzer\*innen

Marion Graf, Yla von Dach, Yves Raeber, Camille Luscher, Lydia Dimitrow

## Maisons d'édition / Verlage

Éditions Zoé (Yannick Siassny), Verlag die Brotsuppe (Ursi Aeschbacher), Unionsverlag (Lucien Leitess), Éditions La Joie de lire (Carina Solari), Éditions La Baconnière (Laurence Gudin), Diogenes Verlag (Anna von Planta), Éditions d'en Bas (Jean Richard)

## Les auteures et auteurs Die Autor\*innen

Hengameh Yaghoobifarah  
Olivia Wenzel  
Ronya Othmann  
Frank Witzel  
Katja Oskamp

Djaïli Amadou Amal  
Aliona Gloukhova  
Capucine & Simon Johannin  
Max Lobe  
Florent Oiseau

## Les traductrices et traducteurs Die Übersetzer\*innen

Aurélien Jauch  
Noémie Juglet  
Alice Lacoue-Labarthe  
Régis Quatresous  
Valentin René-Jean

Ela zum Winkel  
Luisa Maria Schulz  
Florian Kranz  
Steven Wyss  
Charlotte Hattendorf

# Ministerium der Träume

## Hengameh Yaghoobifarah

L'auteur.e / Die Autor.in

Hengameh Yaghoobifarah est une personne non binaire allemande d'origine iranienne. Depuis 2014, Yaghoobifarah vit à Berlin et travaille comme journaliste pour la *taz* et le magazine féministe *Missy Magazine*. Avec Fatma Aydemir, Yaghoobifarah publie *Eure Heimat ist unser Albtraum*, un recueil d'essais sur le racisme en Allemagne, en 2019. *Ministerium der Träume* est son premier roman.

Hengameh Yaghoobifarah ist eine deutsche nichtbinäre Person mit iranischen Wurzeln. Seit 2014 lebt und arbeitet Yaghoobifarah in Berlin als Journalist\*in für die *taz* und die feministische Zeitschrift *Missy Magazine*. Zusammen mit Fatma Aydemir gibt Yaghoobifarah 2019 *Eure Heimat ist unser Albtraum*, eine Essai-Sammlung über Rassismus in Deutschland, heraus. *Ministerium der Träume* ist Yaghoobifarahs Debütroman.



## Aurélien Jauch

Le traducteur / Der Übersetzer

Après son baccalauréat au lycée franco-allemand de Buc, Aurélien étudie la traductologie à l'Université Johannes Gutenberg Mainz. Il y enchaîne une licence puis un double master en traduction et interprétation de conférence qu'il termine par un mémoire sur l'écriture inclusive en France et au Québec. Aujourd'hui, il vit et travaille en freelance à Fribourg-en-Brisgau, et donne également des cours de traduction et d'interprétation dans son ancienne université.

Nach seinem Abitur am deutsch-französischen Gymnasium in Buc studiert Aurélien Translationswissenschaft an der Johannes Gutenberg-Universität Mainz. Dort absolviert er einen Bachelor und einen Doppelmaster in Translation und Konferenzdolmetschen, den er mit einer Arbeit über die gendergerechte Sprache in Frankreich und Quebec abschließt. Heute lebt und arbeitet er als Freiberufler in Freiburg im Breisgau und unterrichtet Übersetzen und Dolmetschen an seiner ehemaligen Universität.

[aurelien.jauch@hotmail.fr](mailto:aurelien.jauch@hotmail.fr)

**I**m Regen wird es immer kälter. Meine Erinnerung hat längst begonnen, sich wie eine Tablette in einer Pfütze aufzulösen. An diesem Punkt bin ich schon mal gewesen. Mein Kopf ist ein Gully, und jeder Gedanke, der hineinkullert, verschwindet für immer. Ich weiß nicht einmal mehr, wie ich in diesem Wald gelandet bin. In der Ferne höre ich den Kanal rauschen. Eben waren da noch Menschen und Läden und Autos und Straßen, jetzt sehe ich nur noch nackte Bäume und Matsch. Die Dämmerung bricht langsam an, das merke ich an den Grautönen über mir, die immer dunkler werden. Ich schließe die Augen, stelle mir vor, die Dunkelheit könnte mich vollständig verschlingen.

Ich höre ein lautes Schluchzen, es löst das Unwetter ab, das sich bereits zu einem sanften Nieseln abgeregelt hat. Die Stimme klingt zittrig, sie bricht mir das Herz, o Gott, wer ist diese arme Maus, doch erst, als ich mich nach ihr umschauen will, fällt mir auf: Die arme Maus bin ich. Ich stehe wie angewurzelt im Wald und weine. Mir ist schlecht vor Hunger, ich fühle mich unterzuckert, meine Beine sind durchtränkte Löffelbiskuits in einem schlecht zubereiteten Tiramisu. Zum ersten Mal seit Stunden registriere ich, überhaupt einen Körper zu haben. Was für eine Belastung. Resigniert lasse ich ihn zu Boden sinken. Wenn mir der kalte Matsch eine Blasenentzündung verpasst, dann ist es mir auch egal, es haben schon schlimmere Personen unangenehmere Geschlechtskrankheiten auf mich übertragen. Wie schlimm kann es schon sein im Vergleich zu allem anderen?

Ich lehne den Kopf nach hinten gegen den rauen Baumstamm und schließe erneut die Augen. Bilder schießen mir ins Gesicht. Nicht wie Ohrfeigen, sondern wie ein Lastwagen, der mit 250 km/h auf mich zubrettert. Es ist richtig scary, aber birgt auch das Versprechen einer Erlösung, auf die man insgeheim hofft. Ob Nushin wohl in ihrem letzten Augenblick dieselbe Hoffnung hatte?

»Wir konnten trotz der fast bis zur Unkenntlichkeit verbrannten Leiche Ihre Schwester identifizieren«, hatte einer der Polizisten zu mir gesagt.

»Das war aber auch eine ganz schöne Schrottkiste, mit der sie unterwegs war«, fügte der andere hinzu. »Fatal, was für einen Unfall so ein paar lockere Schrauben verursachen können ...«

**I**Il fait de plus en plus froid sous la pluie. Mes souvenirs ont commencé depuis longtemps à se dissoudre comme un cachet effervescent dans une flaque d'eau. Ce n'est pas la première fois. Ma tête est une bouche d'égout, elle avale chaque pensée qui disparaît pour toujours. Je ne sais même plus comment j'ai atterri dans ces bois. Le canal gronde au loin. À l'instant, il y avait des gens, des magasins, des voitures, des rues, maintenant je ne vois que des arbres nus et de la boue. La nuit tombe peu à peu, je le vois aux teintes de gris toujours plus sombres au-dessus de ma tête. Je ferme les yeux, j'imagine que l'obscurité pourrait m'engloutir tout entière.

J'entends de gros sanglots, ils prennent la relève de l'orage qui a déjà décoloré, laissant la place à une bruine légère. C'est une voix tremblante, elle me brise le cœur, mon Dieu, qui est cette pauvre petite chose, je regarde autour de moi, et soudain je comprends : la pauvre petite chose, c'est moi. Je suis plantée là, dans ces bois, et je pleure. J'ai mal au ventre à cause de la faim, je me sens faible, mes jambes sont aussi molles que les biscuits d'un mauvais tiramisu. Pour la première fois depuis des heures, je me rappelle que j'ai un corps. Quelle plaie. Résignée, je le laisse s'affaisser sur le sol. Tant pis si je chope une infection urinaire à cause de la boue froide, on m'a déjà refilé des MST bien plus désagréables. Et puis qu'est-ce que c'est, désagréable, comparé à tout le reste ?

Je m'adosse à un arbre, la tête contre le tronc rugueux, et je ferme à nouveau les yeux. Des images me viennent, ou plutôt me percutent avec la violence d'un camion lancé à 250 km/h. Ça fait flipper, mais c'est aussi la promesse d'une délivrance attendue en secret. Est-ce que Nushin aussi avait cet espoir dans ses derniers instants ?

« Malgré le degré de calcination, nous avons pu identifier le corps presque méconnaissable de votre sœur, m'a dit un des policiers.

- Il faut dire qu'elle roulait dans un vrai tas de ferraille, a ajouté l'autre. C'est quand même terrible, quelques vis desserrées et voilà le résultat... »

Passer sa vie à fantasmer sa propre mort et finir tuée dans un accident ? Nushin est – non, était – beaucoup trop maniaque pour laisser le hasard décider de sa fin. Rien ne pouvait l'arrêter quand son esprit rebelle et son instinct de destruction s'en mêlaient. Je la crois

Ein Leben lang vom eigenen Tod besessen und dann plötzlich bei einem Unfall gestorben? Nushin ist – nein, war – viel zu penibel, um ausgerechnet ihren Abgang dem Zufall zu überlassen. Wenn sich ihr Trotz mit ihrer zerstörerischen Energie vermengte, war Nushin immer unaufhaltsam gewesen. Da traue ich ihr alles zu – auch, ihre eigenen Reifen zu manipulieren und sich in ihrem Auto gegen einen Baum zu rammen, bis das Teil in Flammen steht. Wie oft hatte sie laut herumphantasiert, auf welche brutalen Arten sie ihr Leben beenden wollte? Und wie oft probiert? Niemand außer mir weiß, wie dreckig es Nushin ihr Leben lang ging. Vor Mâmân und Parvin hat sie ihren Leidensdruck verheimlicht. Hat sie sich vielleicht deshalb für einen Tod entschieden, den sie zwar selbst eingeleitet hat, der aber nach einem Unfall aussieht?

Parvin. Ob die Polizei schon bei ihr war? Und bei Mâmân? Die Schuldgefühle kicken. Vielleicht wissen die beiden noch nichts von dem Elend. Muss ich die beiden informieren? Wie lang könnte ich es vor ihnen geheim halten, nur um der Aussprache dieses Satzes aus dem Weg zu gehen? Denn wenn ich ihn gesagt habe, kann ich ihn nicht mehr zurücknehmen. Die andere Option ist, dass sie schon Bescheid wissen und sich jetzt auch noch um mich sorgen, weil ich einfach so verschwunden bin, ohne Handy, ohne Orientierung, nur mit einem Schlüssel um den Hals. »Erst mal brauchen Sie sich um nichts zu kümmern«, hatten die Polizisten beim Abschied gesagt, und dass sie sich noch mal melden würden.

In meiner Nähe raschelt es, ich höre Schritte. Ich blicke mich um und erkenne einen eingekerbten Satz am gegenüberstehenden Baumstamm. It's not a threat, it's a warning. Nushin hat mir diesen Wald schon mal gezeigt. Ihr geheimer Wald. Versteckt sie sich hier etwa doch?

»Hallo?«, rufe ich.

»Ist da wer?« Aus welcher Richtung die Stimme kommt, fällt mir schwer zu sagen, doch sie klingt etwas ängstlich.

»Hallo«, rufe ich erneut. »Ich bin hier. Hilfe!«

Die Strahlen einer Taschenlampe leuchten auf, ich blinzele in das Licht. »Bitte haben Sie keine Angst vor mir. Ich habe mich verlaufen«, sage ich mit erhobenen Händen. Eine Frau mit grauen, dicken Haaren steht vor mir. In ihrer linken Hand hält sie eine Leine, die zu einem schwer atmenden Rottweiler führt, mit der anderen hält sie ihre Lampe. Obwohl zwischen uns einige Meter sind, weht mir der Geruch ihres nassen Hundes entgegen und schlägt mir direkt auf den Magen.

»Ist bei Ihnen alles okay?«, fragt sie mich, und ich wundere mich, wie jemand nachts eine

capable de tout, même de saboter ses roues et de foncer à plusieurs reprises dans un arbre jusqu'à ce que la voiture prenne feu. Combien de fois Nushin a-t-elle pensé tout haut aux méthodes brutales qu'elle choisirait pour se suicider ? Et combien de fois a-t-elle essayé ? Je suis la seule à savoir qu'elle se sentait mal. Devant Mâmân et Parvin, elle ne montrait pas qu'elle souffrait. Et si c'était pour ça qu'elle avait planifié une mort qui ressemble à un accident ?

Parvin. Est-ce que la police est déjà allée la voir ? Et Mâmân ? La culpabilité commence à cogner. Peut-être qu'elles ne savent rien de toute cette merde. C'est à moi de les prévenir ? Combien de temps je pourrais le leur cacher, seulement pour ne pas avoir à prononcer cette phrase ? Une fois que je l'ai dite, je ne peux plus la retirer. Ou alors elles sont déjà au courant, et en plus elles s'inquiètent pour moi parce que j'ai disparu sans téléphone, sans repère, juste avec une clé autour du cou. « Pour l'instant, vous n'avez à vous occuper de rien », m'ont dit les policiers avant de partir. Ils reprendraient contact avec moi plus tard.

J'entends un craquement tout près, des bruits de pas. J'observe les alentours, mon regard s'arrête sur une phrase gravée sur le tronc de l'arbre devant moi : It's not a threat, it's a warning. Nushin m'a déjà montré ces bois. Son coin secret. Est-ce qu'elle se planquerait pas ici ?

« Hé oh ?, je crie.

- Il y a quelqu'un ? » J'ai du mal à identifier d'où vient la voix, mais j'entends comme de la peur.

« Par ici, aidez-moi ! »

Le faisceau d'une lampe de poche m'éclaire, je cligne des yeux. « S'il vous plaît, n'ayez pas peur. Je me suis perdue », je dis en levant les mains.

Une femme à l'épaisse chevelure grise me fait face. Elle tient d'une main une laisse avec, au bout, un rottweiler essoufflé, et de l'autre, sa lampe de poche. Plusieurs mètres nous séparent, pourtant je sens une odeur de chien mouillé qui me retourne direct l'estomac. « Est-ce que tout va bien ? », elle me demande, et je m'étonne qu'on puisse croiser en pleine nuit une personne trempée, crasseuse, les yeux bouffis par les larmes, et quand même envisager sérieusement que tout aille bien pour elle.

J'ai l'air d'aller bien, connasse ?, je lui aurais balancé un autre soir, mais pas cette fois, dommage.

durchnässte, verheulte, mit Dreck beschmierte Person im Wald auffinden und es trotzdem für eine Möglichkeit halten kann, bei ihr sei auch nur irgendetwas in Ordnung.

Bitch, sehe ich so aus?, würde ich an jedem anderen Abend zischen, aber: heute leider nicht.

Ich schüttle den Kopf und merke, wie mein Hals zu schmerzen beginnt, weil ich ein erneutes Schluchzen herunterzuschlucken versuche.

»Können Sie mich von hier wegbringen?«

Je secoue la tête et je sens que ma gorge me fait mal au moment où j'essaye de ravalier un nouveau sanglot.

« Est-ce que vous pouvez me sortir d'ici ? »

# 1000 Serpentinen Angst

## Olivia Wenzel

L'auteure / Die Autorin

Olivia Wenzel est née en 1985 d'une mère allemande et d'un père zambien à Weimar, en Allemagne de l'Est. Elle vit aujourd'hui à Berlin. À la fois dramaturge, musicienne et autrice, elle publie en 2020 son premier roman *1000 Serpentinen Angst (Les Mille Détours de l'angoisse)* aux éditions S. Fischer. Très bien accueilli par la critique, son roman est retenu sur la liste élargie du Deutscher Buchpreis, le prix du livre allemand, l'année de sa sortie.

Olivia Wenzel wird 1985 in Weimar als Kind einer deutschen Mutter und eines Vaters aus Sambia geboren. Sie wächst in der Nähe von Weimar auf und wohnt zurzeit in Berlin. Wenzel ist Dramaturgin, Musikerin und Schriftstellerin. 2020 erscheint ihr Romandebüt, *1000 Serpentinen Angst*, im S. Fischer Verlage. Das von der Kritik gelobte Buch schafft es 2020 auf die Longlist des Deutschen Buchpreises.



## Noémie Juglet

La traductrice / Die Übersetzerin

Noémie Juglet a grandi dans les Alpes françaises. Elle étudie d'abord l'allemand et l'anglais à Grenoble et à Reading (Royaume-Uni) avant d'obtenir un master en traduction spécialisée à Grenoble. Après avoir exercé le métier de traductrice à Leipzig, elle retourne dans les Alpes où elle travaille aujourd'hui comme traductrice indépendante. Outre la littérature, elle se passionne également pour la traduction technique.

Noémie Juglet ist in den französischen Alpen groß geworden. Sie hat Germanistik und Anglistik in Grenoble und Reading (Großbritannien) studiert und einen Master in Fachübersetzung absolviert. Nachdem sie mehrere Jahre lang in Leipzig als Übersetzerin tätig war, ist sie wieder in die Alpen gezogen, wo sie als freiberufliche Übersetzerin arbeitet. Neben Literatur begeistert sie sich u. a. auch für technische Übersetzung.

[noemie.juglet@gmail.com](mailto:noemie.juglet@gmail.com)

**W**o bin ich?  
Wieder weiß ich nichts zu sagen.  
Minuten vergehen.

Eine Ameise läuft rückwärts meinen Arm hinunter.

*bei mir*, sage ich schließlich und weiß nicht, was das heißt.

*wo genau?*

Ich zögere. Schließlich murmle ich:

*ist doch egal.*

*okay, und was mache ich hier?*

*du bist seit 12 Jahren tot.*

*ja?*

*ja.*

*warum?*

*weil du es so wolltest.*

*warum?*

*weil es dir schlechtging.*

*warum?*

...

*was machst du da?*

*ich küsse deine wange.*

*schön.*

*naja.*

*spring doch.*

*was?*

*das haben sie letztens gerufen, oder?*

*das hat nichts mit dir zu tun.*

*warum taucht es dann hier auf?*

*der satz hat sich eingebrennt.*

**J**e suis où?  
De nouveau, je ne sais pas quoi dire.  
Les minutes passent.

Une fourmi descend le long de mon bras à reculons.

*avec moi, je dis finalement, sans savoir ce que ça veut dire.*

*mais où exactement ?*

*J'hésite. Je finis par murmurer :*

*on s'en fout.*

*ok. et je fais quoi ici ?*

*tu es mort depuis douze ans.*

*ah oui ?*

*oui.*

*pourquoi ?*

*parce que tu l'as décidé.*

*pourquoi ?*

*parce que tu allais mal.*

*pourquoi ?*

...

*tu fais quoi ?*

*je pose un baiser sur ta joue.*

*c'est beau.*

*bof.*

*vas-y, saute.*

*quoi ?*

*c'est bien ce qu'ils ont crié quand le réfugié voulait se jeter par la fenêtre, non ?*

*aucun rapport avec toi.*

*qu'est-ce que ça fait là alors ?*

*j'arrive pas à m'enlever cette phrase de la tête.*

spring doch.

ist aber nicht bestätigt ... das ist eine ganz andere geschichte.

was machst du jetzt?

ich atme angestrengt aus.

was mache ich?

du lässt alles zu. du lässt dich fallen.

man wird meistens vorher ohnmächtig, wenn man in den tod springt, oder? vor dem sterben. das macht das gehirn für einen.

nur, wenn man von weit genug oben springt. bei dir war die strecke zu kurz, glaube ich.

schade.

was machst du jetzt?

ich stelle mir vor, wie ich dich umarme, verlängere unsere letzte umarmung von vor 12 jahren um einige sekunden. wir waren bei den großeltern, haben mit sekt angestoßen, kurz nach unserem geburtstag.

ich habe mir zum ersten mal nichts gewünscht.

es gab vier sorten rechteckiger kuchenstücke, pflaume, russischer zupfkuchen, bienenstich, die vierte hab ich vergessen.

zupfkuchen ist mein lieblingskuchen.

zur begrüßung umarmen wir uns kumpelhaft, klopfen einander im scherz viel zu lang auf den rücken, ›how you doin', my friend?‹

aber es gibt noch eine andere, letzte umarmung.

später am abend hieve ich dich die treppe hoch. du bist betrunken, erzählst unsinnige rätsel, dein arm um meine schultern, irgendwas mit einem affen in einem käfig oder so. du bist vergnügt, nervig, jugendlich. als wir endlich oben in deiner küche sind, schmieren wir uns brote mit käse, gurkenscheiben und remoulade.

remoulade?

›mach die scheiben nicht so dick, sage ich zu dir. aber der grüne klops verschwindet schon samt brot in deinem mund. deine kleinen besoffenen augen, während du grinst. du siehst glücklich aus mit vollen backen, denke ich, und am nächsten morgen verschwindest du aus meinem leben.‹

warum?

...

warum?

15 minuten bis zur abfahrt meines zugs, genug zeit, um noch einen snack zu kaufen, du passt auf mein gepäck auf.

vas-y, saute.

on sait même pas si c'est vrai... et puis on parle d'autre chose là.

et maintenant, tu fais quoi ?

j'expire lentement.

et moi, je fais quoi ?

tu laisses faire. tu te laisses tomber.

quand on se suicide en sautant dans le vide, on s'évanouit avant, non ? avant qu'on meure.

le cerveau fait ça pour nous.

seulement si on saute d'assez haut.

pour toi la chute était trop courte, je crois.

dommage.

tu fais quoi là ?

je m'imagine te serrer dans mes bras, je prolonge de quelques secondes cette dernière étreinte d'il y a douze ans. on était chez nos grands-parents, on a bu du mousseux, pas longtemps après notre anniversaire.

c'était la première fois que je ne voulais pas de cadeau.

il y avait du gâteau, des parts rectangulaires, quatre sortes : prune, à la russe, aux amandes, j'ai oublié le quatrième.

le gâteau à la russe, c'est mon préféré.

on se dit bonjour en se serrant dans les bras comme deux vieux potes, on reste longtemps à se taper dans le dos pour rigoler, ›how you doin', my friend ?‹

mais il y a aussi une autre étreinte, une dernière.

plus tard dans la soirée, je te porte à moitié jusqu'en haut des escaliers. tu es ivre, tu racontes des devinettes absurdes, ton bras passé autour de mes épaules, une histoire de singe dans une cage, un truc comme ça. tu es de bonne humeur, énervant, un vrai gamin. une fois dans ta cuisine, on se prépare des tartines avec du fromage, des tranches de concombre et de la rémoulade.

de la rémoulade ?

›coupe pas des tranches aussi grosses ‚, je te dis. mais lénorme bout de concombre disparaît déjà dans ta bouche, pain compris. tes petits yeux saouls pendant que tu souris bêtement. tu as l'air heureux comme ça la bouche pleine, je pense, et le lendemain matin tu disparais de ma vie.

pourquoi ?

...

pourquoi ?

encore quinze minutes avant le départ de mon train, j'ai le temps de m'acheter un snack, tu surveilles mes affaires.

*mir ist warm.*

*und dann beschließt du, nicht mehr auf mein gepäck aufzupassen, und springst vor den zug.*

*ich springe vom rand des bahnsteigs... wie schnell kommt die polizei?*

*sehr schnell. als zwei polizisten zusammen mit einer notärztin und einem sanitäter durch die bahnhofshalle rennen, folge ich ihnen erst nur mit dem blick. als sie die treppe zu unserem gleis hochlaufen, laufe auch ich los, haste die stufen nach oben wie im traum.*

*träumst du oft davon?*

*nein, nie. während zwei polizisten ins gleisbett springen, steigt die schaffnerin aus dem güterzug, starrt in richtung der notärztin. die wiederum hockt bereits über deinem körper, starrt in dein gesicht, dann in meins, dann zurück zu dir.*

*fahrt ihn ins krankenhaus!*

*schreie ich, ohne nachzudenken, springe auf die gleise, knei mich neben dich. meine hose rutscht unter die arschritze.*

*ihr sollt ihn ins krankenhaus fahren!*

*schreie ich noch mal, die notärztin schaut mich nicht an. ein polizist, der neben deinen füßen hockt, sagt: >na, der ist tot, das sieht man doch.< so, als wäre ich ein bisschen zu dumm für die situation oder an ihr schuld.*

*puh.*

*würdest du noch leben, wenn ich nicht runter in die halle gegangen wäre, um mir zwei äpfel zu holen?*

*nein.*

*was mache ich jetzt?*

*du bist 3 Jahre alt und läufst barfuß über die wiese. in der linken hand hältst du einen langen stock, der schleift hinter dir her.*

*cool. und jetzt?*

*du bist 7 und in ein mädchen aus unserer straße verliebt.*

*und jetzt?*

*du bist 8, du sitzt in der schule und hast blähungen.*

*und jetzt?*

*du bist 12, du sitzt in der schule und wartest, dass die nazis das gelände verlassen.*

*und jetzt?*

*du bist 16 und lässt dich an der stelle zwischen lippe und kinn piercen.*

*was mache ich jetzt?*

*du bist 9 und kletterst so hoch auf deinen lieblingsbaum, dass du vergisst, wie man wieder runterkommt.*

*j'ai chaud.*

*et puis tu décides d'arrêter de surveiller mes affaires, et tu te jettes sous le train.*

*je saute depuis le bord du quai... la police arrive vite ?*

*très vite. quand deux policiers traversent le hall en courant avec une médecin et un ambulancier, d'abord, je les suis juste du regard. quand ils montent vers notre quai, je me mets moi aussi à courir, je grimpe les marches quatre à quatre, comme dans un rêve.*

*tu rêves souvent de ça ?*

*non, jamais. pendant que deux policiers sautent sur la voie, la conductrice descend du train de marchandises et reste là à regarder la médecin. elle, elle est déjà penchée sur ton corps, fixe ton visage, puis le mien, puis à nouveau le tien.*

*emmenez-le à l'hôpital !*

*je m'écrie sans réfléchir, puis je saute sur les rails, m'agenouille près de toi. mon pantalon glisse et on voit la raie de mes fesses.*

*il faut l'emmener à l'hôpital !*

*je crie encore une fois, la médecin ne me regarde pas. un policier accroupi près de tes pieds dit : « ben il est mort là, ça se voit », comme si j'étais trop bête pour comprendre ou que j'étais responsable de la situation.*

*dur.*

*est-ce que tu vivrais encore si je n'étais pas descendue m'acheter deux pommes dans le hall ? non.*

*je fais quoi là ?*

*tu as trois ans et tu marches pieds nus sur la pelouse. tu as un grand bâton dans la main gauche, il traîne derrière toi.*

*cool. et là ?*

*tu as sept ans et tu es amoureux d'une fille qui habite dans notre rue.*

*et là ?*

*tu as huit ans, tu es à l'école et ton ventre fait des bruits bizarres.*

*et là ?*

*tu as douze ans, tu es à l'école et tu attends que les nazis soient partis.*

*et là ?*

*tu as seize ans et tu te fais faire un piercing entre la lèvre et le menton.*

*je fais quoi là ?*

*tu as neuf ans et tu montes tellement haut dans ton arbre préféré que tu ne sais plus comment redescendre.*

und jetzt?

du bist 14 und hast das erste mal sex. deine freundin wundert sich, dass das licht ausbleiben muss.

was mache ich jetzt?

du verprügelst jemanden mit einem baseballschläger. auf deinen schulheften steht black power, du bist 15.

ich habe einen affen und eine kiste!

was?

ich habe einen affen und eine kiste.

... okay.

ich lege den affen in die kiste.

wozu?

...

ist das ein zaubertrick?

ich kann nicht zaubern, oder?

kannst du zaubern?

nein.

wenn ich zaubern könnte, würde ich dir eine andere frisur herbeizaubern!

was stimmt denn nicht mit meinen haaren?

ich denke, du magst die nicht.

ich bin mittlerweile okay mit mir, also mit meinem körper und den haaren.

seit wann?

...

seit wann?

seit ich mehr schwarze menschen kenne ... weißt du noch, wie deine freundin toni uns in der nacht mit dem auto nachhause gefahren hat?

in welcher nacht?

du hast betrunken vom rücksitz nach vorn in meine haare gegriffen und gelallt: >hast du schon mal so richtig ausgiebig in diesem afro gewühlt?< dann sind wir zusammen die treppe hoch, haben gegessen, geschlafen, sind früh zusammen aufgestanden und zum bahnhof.

nehmen sie bitte diese tablette.

das sagt die notärztin, oder?

und dass ich mich verabschieden soll. aber dass ich dich dabei nicht bewegen soll.

damit mein gehirn sich nicht auf den schienen verteilt.

et là ?

tu as quatorze ans et tu fais l'amour pour la première fois. ta copine se demande pourquoi on ne peut pas allumer la lumière.

je fais quoi là ?

tu tabasses quelqu'un avec une batte de base-ball. il y a black power écrit sur tes cahiers, tu as quinze ans.

j'ai un singe et une boîte !

quoi ?

j'ai un singe et une boîte.

... ok.

je mets le singe dans la boîte.

pour quoi faire ?

...

c'est un tour de magie ?

je ne suis pas magicien, non ?

tu sais faire de la magie toi ?

non.

si j'étais magicien, je changerai ta coupe de cheveux d'un coup de baguette !

c'est quoi le problème avec mes cheveux ?

je croyais que tu ne les aimais pas.

je m'accepte comme je suis maintenant, enfin j'accepte mon corps et mes cheveux.

depuis quand ?

...

depuis quand ?

depuis que je connais plus de personnes noires... tu te souviens quand ta copine toni nous a ramenés à la maison tard dans la nuit ?

quelle nuit ?

assis derrière moi dans la voiture, tu m'as ébouriffé les cheveux et tu as dit, bien imbiber : < t'as déjà vraiment plongé les mains dans ton afro, comme ça ? > puis on a monté les escaliers, on a mangé, dormi, on s'est levé tôt et on est parti à la gare.

prenez ce cachet s'il vous plaît.

c'est ce que dit la médecin, non ?

et qu'il faut faire mes adieux. mais sans faire bouger ton corps.

pour que mon cerveau ne s'étale pas sur les rails.

*als sie sagt >nehmen sie bitte diese tablette<, begreife ich, dass ich gleich unter schock stehen werde. dass das alles wirklich passiert.*

*na, der ist tot, das sieht man doch.*

*vielleicht bin ich ein bisschen schuld an der situation?*

*nope.*

*bitte wach auf!*

*quand elle dit < prenez ce cachet s'il vous plaît >, je comprends que je vais être en état de choc. que tout ça est vraiment en train de se passer.*

*ben il est mort là, ça se voit.*

*peut-être que je suis un peu responsable de la situation ?*

*n'importe quoi.*

*réveille-toi s'il te plaît !*

# Die Sommer



## Ronya Othmann

L'auteure / Die Autorin

Fille d'un père kurde yézidi et d'une mère allemande, Ronya Othmann est née en 1993 à Munich. Après des études à l'Institut de littérature de Leipzig, elle travaille comme journaliste, notamment pour la *taz*, et comme auteure. Pour son premier roman, *Die Sommer*, elle obtient le Prix Mara-Cassens. Son prochain ouvrage, un recueil de poésie intitulé *Verbrechen*, paraîtra chez Hanser à l'automne prochain.

Als Tochter eines kurdisch-jesidischen Vaters und einer deutschen Mutter wird Ronya Othmann 1993 in München geboren. Nach ihrem Studium am Literaturinstitut Leipzig arbeitet sie als Journalistin, unter anderem für die *taz*, und als Autorin. Für ihren ersten Roman, *Die Sommer*, erhält sie den Mara-Cassens-Preis. Ihr zweites Buch, ein Gedichtband mit dem Titel *Verbrechen*, wird nächsten Herbst bei Hanser erscheinen.

## Alice Lacoue-Labarthe

La traductrice / Die Übersetzerin

Alice Lacoue-Labarthe fait des études en littérature comparée et en germanistique à Paris, Berlin et Harvard. Normalienne agrégée d'allemand, elle prépare actuellement une thèse sur les récits d'exil allemands dans le cadre de la crise des réfugiés des années 2010. En parallèle, elle travaille comme traductrice, notamment dans le domaine de la philosophie. Sa traduction de *Qu'est-ce que l'art contemporain ?* d'Alexander García Düttmann paraît en 2019 aux éditions Diaphanes.

Alice Lacoue-Labarthe studiert Vergleichende Literaturwissenschaft und Germanistik in Paris, Berlin und Harvard. Nach dem Abschluss ihres Studiums an der École Normale Supérieure in Paris schreibt sie ihre Doktorarbeit zur deutschsprachigen Exilliteratur im Rahmen der Flüchtlingskrise der 2010er Jahre. Parallel dazu arbeitet sie als Übersetzerin, unter anderem im Bereich der Philosophie. Ihre Übersetzung von Alexander García Düttmanns *Was ist Gegenwartskunst?* erscheint 2019 bei Diaphanes.

alicell@free.fr

1

Jeden Sommer flogen sie in das Land, in dem der Vater aufgewachsen war. Das Land hatte zwei Namen. Der eine stand auf Landkarten, Globen und offiziellen Papieren. Den anderen Namen benutzten sie in der Familie.

Beiden Namen konnte man jeweils eine Fläche zuordnen. Legte man die Flächen der beiden Länder übereinander, gab es Überschneidungen.

Das eine Land war Syrien, die Syrische Arabische Republik. Das andere war Kurdistan, ihr Land. Kurdistan lag in der Syrischen Arabischen Republik, reichte aber darüber hinaus. Es hatte keine offiziell anerkannten Grenzen. Der Vater sagte, dass sie die rechtmäßigen Besitzer des Landes waren, dass sie aber trotzdem nur geduldet waren und oft nicht einmal das.

Leyla würde Kurdistan später im Schulatlas suchen, vergeblich. Die Europäer sind daran schuld, sagte der Vater und knackte einen Sonnenblumenkern zwischen seinen Zähnen, genauer gesagt Frankreich und Großbritannien, die es vor hundert Jahren mit Druckbleistift und Lineal am Zeichenbrett unter sich aufgeteilt haben. Seitdem erstreckt sich unser Land über vier Staaten.

Du darfst den Namen des Landes niemandem verraten, sagte der Vater. Wenn dich jemand fragt, wohin wir unterwegs sind, dann sagst du, zu deinen Großeltern.

Die Reise in das Land der Großeltern war lang. Immer mussten sie an mehreren Flughäfen umsteigen. Manchmal hatten sie nur ein paar Stunden Aufenthalt, manchmal einen ganzen Tag oder noch länger. Leyla machte das nichts aus, im Gegenteil, sie wäre gerne länger an den Flughäfen geblieben. Sie liebte die aufgeräumten, klimatisierten Wartehallen, die Transitbereiche mit den Duty-free-Shops, in denen man teure Parfüms, teures Make-up und teuren Alkohol kaufen konnte, die langen Gänge, durch die täglich hunderte Menschen gingen ohne Spuren zu hinterlassen, aus allen Himmelsrichtungen und in alle

1

Tous les étés, ils prenaient l'avion pour le pays dans lequel le père avait grandi. Le pays avait deux noms. L'un se trouvait sur les cartes, les globes et les papiers officiels. L'autre nom, ils l'utilisaient en famille.

Chacun de ces noms correspondait à une surface. Si l'on plaçait les surfaces des deux pays l'une sur l'autre, elles se recoupaient par endroits.

Il y avait la Syrie, la République arabe syrienne. Et il y avait le Kurdistan, leur pays. Le Kurdistan se situait en République arabe syrienne, mais en dépassait les limites. Il n'avait pas de frontières reconnues officiellement. Le père disait qu'ils étaient les propriétaires légitimes du pays, mais que l'on ne faisait quand même que tolérer leur présence, et encore.

Plus tard, Leyla chercherait le Kurdistan dans l'atlas de l'école, en vain. C'est la faute des Européens, disait le père tout en faisant craquer une graine de tournesol entre ses dents, ou plutôt, c'est la faute de la France et du Royaume-Uni, qui se sont un jour réparti le Kurdistan en traçant des lignes au crayon et à la règle. Depuis, notre pays s'étend sur quatre États.

N'emploie ce nom avec personne d'autre, disait le père. Si quelqu'un te demande, tu dis que nous allons chez tes grands-parents.

Le voyage pour se rendre dans le pays des grands-parents était long. Ils devaient toujours faire escale dans plusieurs aéroports. Parfois, ils n'avaient que quelques heures de correspondance, parfois un jour entier ou plus. Cela ne dérangeait pas Leyla, au contraire, elle serait bien restée plus longtemps dans les aéroports. Elle aimait les halls d'attente bien ordonnés et climatisés, les zones de transit et les magasins duty-free où on pouvait acheter parfums, maquillage et alcool haut de gamme, les longs couloirs que parcouraient sans laisser de trace les centaines de passagers quotidiens, venant de tous les horizons et partant dans toutes les directions. Leyla aimait que tout le monde y soit étranger, le personnel aux yeux des passagers, les passagers aux yeux des autres passagers, et même,

Himmelsrichtungen. Leyla liebte, dass sich alle hier gleich fremd waren, das Personal den Passagieren, die Passagiere den anderen Passagieren, in gewisser Weise sogar die Flughäfen ihren Umgebungen. Wenn sie dann endlich ankamen und aus dem Flugzeug stiegen und ihnen ein heißer Wind entgegenblies – wie sehr liebte Leyla diesen Moment. Sie blieb jedes Mal für ein paar Sekunden auf der Gangway stehen, atmete tief ein und sah hinaus in die Landschaft. Sie wäre dort oben auch länger geblieben, hätten die Passagiere hinter ihr nicht gedrängt und hätte die Mutter sie nicht am Arm gepackt und weitergezogen.

Die Palmen hinter der Landebahn, die trockene Erde. Die große Glasfront mit den Sternornamenten, der glatte Fliesenboden. Die lebensgroßen, in Gold gerahmten Porträts des Präsidenten und des Präsidentenvaters, war das in Aleppo oder in Damaskus gewesen, sie wusste es nicht mehr. Heute gab es dort nur noch Inlandsflüge, wenn überhaupt, sie hatten ja auch auf den Flugplätzen gekämpft. Militärflugzeuge waren dort gestartet und gelandet, sie hatte die Bilder im Fernsehen gesehen, sie wollte nicht an sie denken. Davon war damals nichts zu ahnen gewesen, als sie in allen Sommerferien zu ihren Großeltern reiste. Oder doch? Ihr fielen die Männer dort an den Flughäfen ein, alle beim Geheimdienst, wie der Vater sagte, mit ihren Bundfaltenhosen, den gebügelten Hemden, den nach hinten gekämmten Haaren. Der Vater bestach sie, damit sie aufhörten, Fragen zu stellen, und sie passieren ließen. Damals hatte sie nicht verstanden, warum der Vater den Männern wortlos Whiskyflaschen über den Tisch schob, ihnen Feuerzeuge und Taschenlampen zusteckte. Die Beamten erwarteten das wie eine Bezahlung, als eine Gebühr, die weder mündlich eingefordert wurde noch schriftlich festgehalten war, von der aber jeder wusste, dass man sie zu zahlen hatte, um durchgelassen zu werden. Damit sie keine Probleme machen, wie der Vater dazu sagte.

Leyla beachtete die Schikanen der Beamten und die Bestechungsgeschenke des Vaters nie groß. Die Beamten und er sprachen Arabisch miteinander, und Leyla verstand kein Arabisch. Sie war beschäftigt damit, ihr neues Kleid zurechtzuzupfen und in ihren schwarzen Lackschühchen mit den weißen Schleifen über die glänzenden Fliesen zu springen. Wer die Fugen berührte, war tot, ihr Spiel, das sie unterwegs immer spielte, ungeduldig, dass es weiterging.

Mit den neuen Lackschühchen, mit den weißen Strümpfen mit dem Tüllbesatz, mit dem neuen Kleid mit seinem schwingenden Saum, seinen weißen Punkten und dem Spitzenkragen kam sich Leyla vor wie eine Prinzessin, zu schön für den Staub im Dorf. Kamen

d'une certaine manière, les aéroports en regard de leurs environs. Comme Leyla aimait ce moment : quand, enfin, ils arrivaient et sortaient de l'avion, accueillis par une brise chaude. À chaque fois, elle s'arrêtait quelques secondes sur la passerelle, inspirait profondément et regardait le paysage alentour. Elle serait restée plus longtemps là-haut si les passagers derrière elle ne s'étaient pas impatientés, et si sa mère ne l'avait pas attrapée par le bras et tirée en avant.

Les palmiers derrière la piste d'atterrissement, la terre sèche. La grande façade de verre ornée d'étoiles, le carrelage lisse. Les portraits grandeur nature du Président père et fils, encadrés d'or, à Alep ou à Damas, elle ne savait plus très bien. À présent, il n'y avait plus que des vols intérieurs, on avait livré combat même dans les aéroports. Des avions militaires y avaient décollé et atterri, elle avait vu les images à la télévision, elle préférait ne pas y penser. À l'époque où ils allaient tous les étés chez les grands-parents, rien ne le laissait soupçonner. À moins que ? Elle se rappela les hommes que l'on voyait là-bas dans les aéroports, tous de la police secrète, disait le père, avec leurs pantalons à pinces, leurs chemises bien repassées, leurs cheveux gominés. Le père les soudoyait afin qu'ils arrêtent de poser des questions et les laissent passer. À l'époque, elle ne comprenait pas pourquoi le père posait sans un mot des bouteilles de whisky sur la table, leur glissait des briquets et des lampes de poche. Les fonctionnaires exigeaient cette rétribution, une taxe qui n'était ni réclamée verbalement ni fixée par écrit, mais dont chacun savait qu'il fallait la payer. Sinon, ils pourraient nous chercher des ennuis, disait le père.

Leyla ne prêtait jamais vraiment attention aux chicanes des fonctionnaires ni aux pots-de-vin du père. Les fonctionnaires et lui parlaient en arabe, et Leyla ne comprenait pas l'arabe. Elle était occupée à ajuster sa nouvelle robe et à sauter par-dessus le carrelage étincelant dans ses souliers vernis noirs à noeuds blancs. Si tu marches sur les lignes, tu meurs : le jeu auquel elle jouait toujours en voyage, impatiente de repartir.

Avec ses nouveaux souliers vernis, ses chaussettes blanches bordées de tulle, sa nouvelle robe bouffante à pois blancs et col de dentelle, Leyla se sentait comme une princesse, trop belle pour la poussière du village. Quand ils arrivaient, la grand-mère l'envoyait aussitôt se changer avant de la laisser jouer avec les cousins.

C'était le père qui lui avait acheté la robe, à Qamishlo. Leyla préférait faire des courses avec lui ou avec la tante. La mère ne lui aurait jamais acheté une robe pareille. Elle aurait dit :

sie an, schickte die Großmutter sie als Erstes zum Umziehen, bevor sie mit den Cousins spielen durfte.

Der Vater hatte ihr das Kleid gekauft, in Qamishlo. Am liebsten ging Leyla mit ihm oder mit der Tante einkaufen. Die Mutter hätte ihr ein solches Kleid nie gekauft. Sie hätte gesagt, was willst du damit, das ist aus Plastik. Das wird sofort dreckig. Das hält nicht warm. Darin schwitzt du nur. Das ist unpraktisch. Für die Mutter mussten die Dinge immer praktisch sein. Das hatte auch mit ihrem Beruf zu tun, die Mutter war Krankenschwester. Und im Krankenhaus war alles praktisch, von der Arbeitskleidung, den Betten und den Handdesinfektionsmitteln bis zum Gebäude. Praktisch stand auf derselben Stufe wie vernünftig. Ob etwas praktisch war, zählte viel mehr, als ob es schön war. Aber was die Mutter praktisch fand, fand Leyla hässlich. Das schloss sich aus, fand sie. Entweder man fror oder man schwitzte, entweder man konnte sich bewegen oder man war schön. Alles zugleich ging nicht.

mais pour quoi faire, c'est du plastique. Ça va se salir tout de suite. Ça ne tient pas chaud. Ça fait juste transpirer. Ce n'est pas pratique. Pour la mère, les choses devaient toujours être pratiques. C'était aussi à cause de son travail, la mère était infirmière. Et à l'hôpital, tout était pratique, les habits de travail, les lits, le désinfectant pour les mains, même le bâtiment. Si c'était pratique, c'était raisonnable. Il était plus important que les choses soient pratiques que belles. Mais Leyla trouvait laid ce que la mère jugeait pratique. L'un excluait l'autre, trouvait-elle. On gelait ou on transpirait, on était à l'aise ou on était beau. Les deux en même temps, c'était impossible.

# Uneigentliche Verzweiflung. Metaphysisches Tagebuch I



## Frank Witzel

L'auteur / Der Autor

Né en 1955, Frank Witzel vit à Offenbach-sur-le-Main. Après plusieurs romans, dont *Bluemoon Baby* (2003) et *Vondenloh* (2008), il obtient en 2015 le Deutscher Buchpreis pour *Comment un adolescent maniaco-dépressif inventa la Fraction Armée Rouge pendant l'été 1969*, somme romanesque traduite en français par Olivier Mannoni (Grasset, 2018). Il publie ensuite le roman intergénérationnel *Direkt danach und kurz davor* (*Tout de suite après et un peu avant*, 2017) et le récit autobiographique *Inniger Schiffbruch* (*Doux naufrage*, 2020). Il est également illustrateur et musicien.

Frank Witzel, 1955 geboren, lebt in Offenbach-am-Main. Nach ersten Romanen, u. a. *Bluemoon Baby* (2003) und *Vondenloh* (2008), veröffentlicht er *Die Erfindung der Roten Armee Fraktion durch einen manisch-depressiven Teenager*, für den er 2015 den Deutschen Buchpreis erhält und der 2018 ins Französische übersetzt wird. 2017 erscheint der Generationen-Roman *Direkt danach und kurz davor* und 2020 der autobiografische Roman *Inniger Schiffbruch*. Frank Witzel ist zudem Zeichner und Musiker.

## Régis Quatresous

Le traducteur / Der Übersetzer

Régis Quatresous est traducteur de l'allemand et de l'anglais. Il s'est jusqu'ici consacré à des écrits d'artistes tels que Markus Lüpertz (*Narcisse & Écho*, 2020), Georg Baselitz (*Danse gothique*, 2021) et Oskar Kokoschka (*L'Œil immuable*, 2021), tous parus aux éditions L' Atelier Contemporain. Il enseigne également la traduction littéraire à l'Institut de Traducteurs, d'Interprètes et Relations Internationales (ITIRI) de l'Université de Strasbourg.

Régis Quatresous übersetzt aus dem Deutschen und dem Englischen. Bisher hat er hauptsächlich Texte von bildenden Künstlern wie Markus Lüpertz (*Narcisse & Echo*, 2020), Georg Baselitz (*Danse gothique*, 2021) und Oskar Kokoschka (*L'Œil immuable*, 2021) übersetzt, die alle im Verlag L' Atelier Contemporain erschienen sind. Zudem unterrichtet er Literaturübersetzung am Institut de Traducteurs, d'Interprètes et Relations Internationales (ITIRI) in Straßburg.

[regis.quatresous@posteo.de](mailto:regis.quatresous@posteo.de)

23.09.2018

**B**eim Aufwachen fällt mir die Möglichkeit ein, über das nachzudenken, über das ich nicht auf meine übliche Art und Weise schreiben, also erzählen kann. Es kommt mir gleichzeitig ein Buch in den Sinn, das *Journal métaphysique* von Gabriel Marcel, das ich seit vielen Jahren besitze, aber nie wirklich gelesen habe. Dass sich Gedanken in einer Chronologie entwickeln, weiterentwickeln und einen Prozess abbilden, ohne auf ein Ziel hinauszulaufen, erscheint mir verlockend – anders als Marcel, der ein System erarbeiten wollte und angeblich »scheiterte«; als könnte man im Denken scheitern. Man kann im Leben scheitern. Man kann im Erzählen scheitern. Aber nicht im Denken. Schließlich ist Denken ein Herausfinden, ein Prozess, der auch dann nicht gescheitert ist, wenn das Denken selbst seinen Ansatz als unbrauchbar erkennt.

Nachdenken: wie eigentlich sollte das anders funktionieren als durch das Schreiben? Indem man das sitzt und in die Ferne starrt und einem alles Mögliche durch den Kopf rauscht? Oder wie Musil es beschreibt: »Bonadea hatte sich inzwischen, da sie nicht dauernd gegen die Zimmerdecke schauen konnte, am Diwan auf den Rücken gestreckt, ihr zarter mütterlicher Bauch atmete im weißen Batist unbeengt von Schnürleib und Bunden; sie nannte diese Lage: Nachdenken.«

Der Denker von Rodin denkt ja gerade nicht. Er sinniert vielleicht, versucht einen Entschluss zu fassen. Aber Denken kann sich nicht auf einen Entschluss beziehen, sondern entsteht gerade aus der Suspendierung eines Entschlusses. Denken als Vorgang außerhalb des Schreibens kann höchstens ein Nicht-Denken sein, ein Leermachen, damit einzelne Sätze in diese Leere hineinströmen können, die man dann notiert. Die sogenannten Meditationen.

Selbst Freud war schon recht bald klar, dass es in der Psychoanalyse um keine *talking cure*, sondern eine *writing cure* geht. Wie anders könnte man die von Sándor Ferenczi in seinem Tagebuch zitierte Aussage Freuds »Die Patienten sind ein Gesindel« verstehen? Ferenczi

Traduit de l'allemand par / Aus dem Deutschen von  
Régis Quatresous

23.09.2018

**A**u réveil m'apparaît cette possibilité : réfléchir à ce sur quoi je ne peux pas écrire comme je le fais d'habitude, c'est-à-dire en le racontant. Je repense en même temps à un livre, le *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel, que je possède depuis de nombreuses années sans jamais vraiment l'avoir lu. La perspective que des pensées se forment, se développent dans une chronologie et restituent un processus sans viser aucun but me paraît attrayante – au contraire, donc, de Marcel, qui voulait créer un système et prétend qu'il aurait « échoué » ; comme si on pouvait échouer à penser. On peut échouer dans la vie. On peut échouer à raconter. Mais pas à penser. Après tout, penser est une recherche, un processus, qui n'échoue pas y compris si la pensée elle-même reconnaît que son approche est devenue caduque.

Réfléchir : comment pourrait-on s'y prendre, si ce n'est en écrivant ? En restant assis là, à regarder dans le vague pendant que toutes sortes de choses vous passent par la tête ? Ou comme dans la description de Musil : « Bonadea cependant, ne pouvant pas éternellement regarder au plafond, s'était allongée sur le divan ; son tendre ventre maternel, que ne comprimait plus ni corset ni ceinture, respirait dans la blancheur de la batiste : c'était la position qu'elle appelait 'réfléchir'. »

Le Penseur de Rodin ne pense pas, justement. Il songe, à la rigueur, il tente de prendre une décision. Mais la pensée ne peut se rapporter à une décision, elle naît précisément de ce qu'on suspend une décision. Penser, en tant que processus pris hors de l'écriture, c'est tout au plus ne pas penser, c'est faire le vide pour qu'affluent dans ce vide quelques phrases qu'alors on note. Ce qu'on appelle des méditations.

Même Freud s'est très vite aperçu que la psychanalyse n'était pas une *talking cure*, mais une *writing cure*. Comment comprendre autrement ce mot de lui que Sándor Ferenczi rapporte dans son journal : « Les patients sont de la canaille » ? Ferenczi écrit : « Les patients ne sont bons qu'à nous faire vivre, et ils donnent matière à apprendre. Nous ne pouvons

schreibt: »Die Patienten sind nur gut, um uns leben zu lassen, und sie sind Stoff zum Lernen. Helfen können wir ihnen ja nicht.« Das heißt, der Analytiker denkt schreibend über sie nach und versucht daraus eine Erkenntnis für sich zu erlangen, vielleicht auch nur sein Denken überhaupt in Gang zu setzen. Damit ist der Patient selbst der Arzt, denn er hilft dem Therapeuten, und unter Umständen sogar anderen Kranken. Nur eben ihm selbst kann nicht geholfen werden. Es ist das Problem der endlichen und unendlichen Analyse, das nur dann offensichtlich wird, wenn eine Heilung angestrebt wird. Aber Denken/Schreiben kennt keine Heilung: Es ist die Haltung des Todkranken, jeder Denkprozess, ob bewusst oder unbewusst, eine *meditatio mortis*.

Als ich im Grimm unter »Todeskrankheit« nachschau, finde ich ein interessantes Zitat aus *Sophiens Reise von Memel nach Sachsen*: »und da die sele des kinds sich selbst nicht, und noch weniger ihren körper kennt: so kan in ihnen, durch todeskrankheiten ganz entkräften empfänglichkeiten wol unmöglich ein schmerz sein.« Das hieße, die Schmerzempfindung setzt Erkenntnis voraus, wo doch Erkenntnis, zumindest in der Psychoanalyse, den Schmerz erst heilen soll. Unabhängig von den üblichen Implikationen dieses Gedankens (weil Tiere, selbst »primitivere« Menschen angeblich keinen Schmerz empfinden, darf man nach Belieben mit ihnen umspringen) könnte man sagen, dass Selbsterkenntnis Schmerz verursacht, gleichzeitig aber auch das Mittel zu dessen Linderung mitgibt, sozusagen die »wirkliche« Selbsterkenntnis, die den Schmerz, den sie verursacht, aufhebt.

Mich fasziniert das von Johann Timotheus Hermes gezeichnete Bild einer Seele, die weder sich noch den Raum um sich herum kennt. Was »ist« ihr?, möchte man altertümelnd fragen. Ist das nicht genau die Beschreibung des Zustands absoluter Panik? Gerade diesem Wesen aber die Möglichkeit zur Schmerzempfindung abzusprechen, erscheint doppelt grausam. Und doch steckt eine gewisse Wahrheit darin, weil der Zustand der absoluten Panik unter anderem dadurch entsteht, dass ich meine, keinen Grund zur Panik zu haben, folglich kein Recht, das zu empfinden, was ich empfinde, weil ich es nicht nach außen hin vermitteln kann. Ich bin also dieses von Hermes betrachtete Kind, und meine Seele kennt sich und den sie umgebenden Körper insofern nicht, als sie den Blick des anderen auf sich übernimmt.

Die Seele, die unverbunden im Körper herumfällt, einmal da anstößt, einmal dort und so Schmerzen verursacht, erzeugt eine Form der männlichen Hysterie, die sich in den Gottestrunkenen und Märtyrern zeigt.

pas les aider, de toute façon. » En d'autres termes, l'analyste réfléchit à leur cas en écrivant et cherche à en tirer une connaissance pour lui-même, ou peut-être uniquement à mettre sa pensée en branle. Ainsi, le patient devient le médecin, car il aide le thérapeute et même, parfois, d'autres malades. Mais lui, justement, il n'y a rien à faire pour l'aider. C'est le problème de l'analyse finie ou infinie, problème qui ne se manifeste que lorsqu'on vise une guérison. Or penser / écrire n'admet aucune guérison : c'est la posture de qui souffre d'une maladie mortelle ; tout processus de pensée est, consciemment ou inconsciemment, une *meditatio mortis*.

En regardant à *Todeskrankheit* – « maladie mortelle » – dans le dictionnaire des frères Grimm, je trouve une citation intéressante, tirée du *Voyage de Sophie de Memel en Saxe*, de Johann Timotheus Hermes : « et l'âme de l'enfant ne se connaissant pas elle-même, et encore moins son corps, il ne saurait y avoir de place pour la douleur dans sa sensibilité exténuée par une maladie mortelle. » Autrement dit, la sensation de la douleur présupposerait une connaissance – alors que la connaissance, du moins en psychanalyse, est ce qui doit guérir la douleur. En dehors des conclusions qu'on tire habituellement de cette pensée (puisque les animaux, ou même des êtres humains « primitifs », sont supposés ne pas ressentir la douleur, on serait en droit de les traiter comme bon nous semble), on pourrait dire que la connaissance de soi provoque une douleur tout en donnant le remède qui l'apaise : la « vraie » connaissance de soi, en quelque sorte, celle qui annule la douleur qu'elle provoque.

Je suis fasciné par cette image qu'évoque Johann Timotheus Hermes : une âme qui ne se connaît ni elle-même ni l'espace qui l'entoure. « Qu'est-ce qui est pour elle ? » a-t-on envie de demander par une tournure archaïsante. N'est-ce pas la description exacte de l'état d'absolue panique ? À cet être en particulier, il paraît doublement cruel de dénier une sensibilité à la douleur. Et pourtant, il y a là une part de vérité, car l'état d'absolue panique naît notamment de ce que je pense n'avoir aucune raison de paniquer, ni donc aucun droit de ressentir ce que je ressens, parce que je n'arrive pas à l'extérioriser. Je suis alors cet enfant que considère Hermes, et si mon âme ne se connaît ni elle-même, ni le corps qui l'enveloppe, c'est qu'elle porte sur elle-même le regard d'autrui.

L'âme sans attache ballottée dans le corps, qui se cogne tantôt ici, tantôt là, provoquant des douleurs, engendre une forme d'hystérie masculine qui se manifeste dans l'ivresse divine et le martyre.

Nicht ohne Grund wurden Religionen von Männern geschaffen. Der Ursprung des Seelen-glaubens als eine Art Gebärneid. Konsequenterweise musste der Frau eine Seele abgesprochen werden, weil sie in Form der Gebärmutter ohnehin schon das Original besaß, das der Mann mit der Seele lediglich zu kopieren versuchte.

Wahrscheinlich werden wir nur selten für das getröstet, was uns wirklich schmerzt, weil es in den Augen der anderen banal und unverständlich ist. Deshalb trägt das Durchleben einer wirklichen, das heißt gesellschaftlich anerkannten Tragödie auch immer eine Befriedigung in sich, wenigstens jetzt den bislang versagten Trost zu erhalten, den man auf die ungetrösteten Bereiche auszudehnen versucht.

Erst lernt man durchschlafen, dann durchleben.

Ce n'est pas sans raison que les religions sont des créations d'hommes. À l'origine de la croyance en l'âme, une sorte de jalousie vis-à-vis de l'enfantement. En tout logique, il a ensuite fallu dénier une âme à la femme, puisque celle-ci possédait déjà sous la forme de l'utérus l'original que l'homme, avec l'âme, s'efforçait seulement de copier.

Nous ne sommes sans doute que rarement consolés de nos véritables douleurs, du fait qu'elles sont banales et incompréhensibles aux yeux des autres. C'est pourquoi vivre une tragédie véritable, c'est-à-dire socialement reconnue, réserve toujours une satisfaction : celle de recevoir du moins cette consolation qui vous était refusée jusque-là, et qu'on s'efforce alors d'étendre à sa part inconsolée.

On apprend d'abord à faire ses nuits, puis à faire sa vie.

# Marzahn mon amour. Geschichten einer Fußpflegerin

## Katja Oskamp

L'auteure / Die Autorin

Née en 1970 à Leipzig, Katja Oskamp vit à Berlin. Après des études de théâtre, elle travaille comme conseillère dramatique à Rostock. Plus tard, elle étudie l'écriture littéraire. Son recueil de nouvelles *Halbschwimmer*, paru en 2003 aux éditions Ammann, est immédiatement salué par la critique. En 2007, elle publie son premier roman *Die Staubfängerin* dans la même maison d'édition et en 2010 suit le roman *Hellersdorfer Perle* chez Eichborn Verlag. *Marzahn mon amour. Geschichten einer Fußpflegerin* est son dernier livre publié en 2019 chez Hanser Berlin.

Katja Oskamp ist 1970 in Leipzig geboren und lebt heute in Berlin. Nach ihrem Studium der Theaterwissenschaften arbeitet sie als Dramaturgin am Volkstheater Rostock. Später studiert sie am Deutschen Literaturinstitut Leipzig. Ihre Sammlung von Kurzgeschichten, *Halbschwimmer*, erscheint 2003 im Ammann Verlag und wird von der Kritik gelobt. Im Jahr 2007 veröffentlicht sie im selben Verlag ihren ersten Roman *Die Staubfängerin* und 2010 *Hellersdorfer Perle* im Eichborn Verlag. *Marzahn, mon amour. Geschichten einer Fußpflegerin*, ihr neuestes Buch, erscheint 2019 bei Hanser Berlin.



## Valentin René-Jean

Le traducteur / Der Übersetzer

Valentin René-Jean a étudié la germanistique et les relations internationales à Paris, Göttingen et Berlin. Il fait ensuite un double master franco-allemand d'études interculturelles à l'Université Albert-Ludwig de Fribourg-en-Brisgau et de germanistique à l'École Normale Supérieure de Lyon. Dans son mémoire de fin d'études, il s'intéresse au rôle des femmes dans le colonialisme allemand et leur représentation dans les romans coloniaux. Depuis 2019, il enseigne comme agrégé d'allemand en France. Il vit à Strasbourg et traduit en français des textes spécialisés ainsi que de la littérature.

Valentin René-Jean hat Germanistik und internationale Beziehungen in Paris, Göttingen und Berlin auf Bachelor studiert. Im Anschluss absolviert er einen deutsch-französischen Doppelmaster in interkulturellen Studien und Germanistik an der Albert-Ludwigs-Universität Freiburg und an der École Normale Supérieure de Lyon. In seiner Abschlussarbeit beschäftigt er sich mit der Rolle der Frauen im deutschen Kolonialismus und ihrer Darstellung in Kolonialromanen. Anschließend arbeitet er als Dozent in Frankreich. Er lebt in Straßburg und übersetzt Fachtexte sowie Literatur ins Französische.

vrenejean@gmail.com

## FRAU BLUMEIER

**D**ie Vorurteile gegen die Plattenbausiedlung im Berliner Osten halten sich hartnäckig. Marzahn, heißt es, sei eine Betonwüste. In Wahrheit ist Marzahn überaus grün, es gibt breite Straßen, genügend Parkplätze, intakte Gehwege und an Übergängen abgesenktes Bordsteinkanten. Alles, was Räder hat, kommt bestens voran und ans Ziel.

Ein Vorurteil trifft allerdings zu: Plattenbauten sind hellhörig. Setzt irgendwo oben im Haus jemand die Bohrmaschine an, fühlen wir hier unten im Kosmetikstudio uns wie beim Zahnarzt.

Frau Blumeier kenne ich seit zweieinhalb Jahren. Sie ist eine lustige, wache Person mit Berliner Schnauze, die jünger wirkt (Mitte fünfzig), als sie ist (Mitte sechzig). Sie wohnt in dem Haus, in dem auch unser Studio ist, in der vierzehnten Etage. Stehe ich rauchend vor unserer Tür, sehe ich Frau Blumeier manchmal von weitem. Wir winken uns zu, Frau Blumeier wendet per Joystick und rollt auf einen kurzen Plausch heran. Dann muss sie zur Physiotherapie, zum Einkaufen, zum Friseur oder zu einer Bekannten, düst davon in ihrem schnittigen Elektromodell, den Oberkörper nach vorn gebeugt wie ein Rennfahrer, und der Wind fegt ihr die Haare aus der Stirn. Die sechs km/h Höchstgeschwindigkeit, die ihr fahrbarer Untersatz hergibt, sind Frau Blumeier zu wenig. Sie würde lieber mit sieben, acht, neun km/h über die Piste rollen. Generell hofft Frau Blumeier auf Rückenwind, damit die Batterie länger durchhält.

Erscheint sie alle sieben Wochen zum Termin, eile ich zur Tür, halte sie auf, rufe: »Kommse rin!«, und Frau Blumeier ruft: »Und setzense sich, wa?« Sie fährt durch bis in die Fußpflege, parkt nah beim Fußpflegestuhl, steht allein aus dem Rollstuhl auf und schafft auch die zwei, drei Schritte auf ihren Knickbeinchen ohne meine Hilfe. Frau Blumeier macht alles, was irgendwie geht, selber, sogar die Behindertenwitze. Rollstuhlfahrer, die sich »von Hacke bis Nacke bedienen lassen«, findet sie unmöglich. Sitzt sie auf dem Thron, ziehe ich ihr die Hausschuhe aus, Kinderhausschuhe der Firma Gießwein. Während ich ihre

Traduit de l'allemand par / Aus dem Deutschen von  
Valentin René-Jean

## MADAME BLUMEIER

**L**es préjugés sur les barres d'immeubles de l'est de Berlin ont la vie dure. Marzahn, paraît-il, est un désert de béton. En réalité, Marzahn est on ne peut plus vert, il y a de larges avenues, suffisamment de places de stationnement, des trottoirs en bon état abaissés aux intersections. Tout ce qui roule y circule bien et arrive à bon port.

Un préjugé pourtant se vérifie : ces grands ensembles sont mal insonorisés. Il suffit que quelqu'un allume sa perceuse en haut de l'immeuble pour qu'en bas, dans l'institut de beauté, on se croie chez le dentiste.

Je connais madame Blumeier depuis deux ans et demi. C'est une personne drôle, vive, à la gouaille berlinoise, qui fait plus jeune (la cinquantaine) que son âge (la soixantaine). Son appartement se trouve dans le même bâtiment que notre institut, au quatorzième étage. Quand je fume devant la porte, je vois parfois au loin madame Blumeier. On se salue d'un signe de la main, madame Blumeier change de cap d'un coup de joystick et roule jusqu'à moi pour papoter. Ensuite, elle doit aller chez le kiné, au supermarché, chez le coiffeur ou chez une amie, elle file à toute vitesse sur son bolide électrique, le buste penché vers l'avant telle une motarde, cheveux au vent. Pour madame Blumeier, la vitesse de pointe de sa bécane, six km/h, ne suffit pas. Elle préférerait rouler sur la piste à sept, huit, neuf km/h. Surtout, madame Blumeier espère avoir le vent dans le dos pour que les batteries tiennent plus longtemps.

Quand elle vient toutes les sept semaines pour son rendez-vous, je m'empresse de lui ouvrir la porte et lui dis : « Entrez, Entrez ! » et madame Blumeier me répond : « Et pis prenez un siège, hein ? » Elle avance jusqu'à la salle de soins, se gare, se lève de son fauteuil roulant toute seule et, sans mon aide, parvient à faire sur ses jambettes les deux, trois pas qui la séparent du fauteuil de pédicurie. Madame Blumeier n'a besoin de personne, même quand il s'agit de faire des blagues sur les handicapés. Elle ne supporte pas les gens en fauteuil qui « s'font dorloter d'là tête aux pieds. » Une fois qu'elle est installée

Füße wasche und abtrockne, plaudern wir über die neuesten Neuigkeiten, albern herum. Und dann hat Frau Blumeier diesen Satz im Repertoire, den sie oft anwendet, wie eine Zauberformel: »Wollt ick grade sagen.« Alles, was ich sage, wollte Frau Blumeier gerade sagen. Auch, was andere Leute sagen, wollte Frau Blumeier gerade sagen. Der Satz öffnet ihr Türen, ebnet ihr Wege. Sie ist eine Zustimmungskünstlerin.

Im Jahr 1955, als Tine Blumeier ein Jahr alt war, diagnostizierte man Poliomyelitis, kurz: Polio, Kinderlähmung. Sie kam ins Krankenhaus, dort zur Beatmung in die »Eiserne Lunge« und wurde mit knapp vier Jahren entlassen. Das Mädchen konnte höchstens sitzen und Brei essen, aber das weiß Frau Blumeier nur aus Erzählungen. An die Worte des Vaters hingegen erinnert sie sich: »Du hast ein paar Einschränkungen. Aber du bist nicht krank.« Die Ärzte rieten, das Kind an einer Sonderschule anzumelden. Die Eltern hielten sich nicht an den Rat und schickten ihre Tochter auf eine Polytechnische Oberschule. Bis auf den Sportunterricht konnte Tine Blumeier überall problemlos mithalten. Sie schloss die Schule ab, sie arbeitete als Sekretärin, sie heiratete. Von einer Schwangerschaft rieten die Ärzte dringend ab. 1990, mit sechszunddreißig Jahren, bekam Tine Blumeier einen Sohn. In dieser Zeit wurde ihr Betrieb abgewickelt. Auf dem Amt sagte man ihr, mit ihrer Behinderung habe sie im Westen ganz schlechte Karten. Da saß sie noch nicht im Rollstuhl, ging aber schon am Stock; das Post-Polio-Syndrom kündigte sich an: Muskelschwund. Während der Sohn mitten in der Pubertät steckte, starb sein Vater an Leukämie. Das, sagt sie, sei eine schwere Zeit gewesen.

Als Tine Blumeier meine Stammkundin wurde, stellte sie mit ihrer guten Laune meinen geheimen Vorsatz, nach dem jeder Kunde das Studio fröhlicher verlassen musste, als er es aufgesucht hatte, auf eine harte Probe. Ich habe um die sechzig Kunden und kann Vergleiche ziehen. Manche empfinden jeden Schnupfen als persönliche Beleidigung, jammern sich durch die Jahre und fühlen sich vom Leben aufs Übelste betrogen. Nicht so die Zustimmungskünstlerin. Sie erzählte mir von einem kleinen Jungen, der seine Mutter auf der Straße gefragt hatte, ob die Frau da im Rollstuhl behindert sei. »Aba nur inne Beene, nich im Kopp!«, hatte Frau Blumeier gerufen und den Jungen auf ihrem Schoß eine Runde mitfahren lassen.

»Die Mutter kann Ihnen dankbar sein«, sagte ich.

»Wollt ick grade sagen«, sagte Frau Blumeier.

Immer wenn sie mich besuchte, schwärmte sie davon, wie angenehm es sei, sich nicht mehr selbst um die Füße kümmern zu müssen, eine Verbesserung in ihrem Leben, die

sur son trône, je lui enlève ses chaussons en laine, des chaussons pour enfant. Pendant que je lui lave les pieds et les sèche, nous discutons des toutes dernières nouvelles, nous plaisantons. Et puis madame Blumeier a cette phrase en réserve, comme une formule magique : « J'allais l'dire. » Tout ce que je dis, madame Blumeier allait le dire. Pareil pour ce que les autres disent, madame Blumeier allait le dire. Cette formule lui ouvre toutes les portes, aplani son chemin. C'est une virtuose du consensus.

En 1955, Tine Blumeier avait un an, quand on lui a diagnostiqué la poliomérite, la polio. Paralysie infantile. Placée en respiration artificielle dans un « poumon d'acier », elle est sortie de l'hôpital peu avant ses quatre ans. La petite fille tenait tout juste assise et ne mangeait que de la purée, mais ça, madame Blumeier le sait parce qu'on le lui a raconté. En revanche, elle se souvient des paroles de son père : « Tu ne pourras pas tout faire, mais tu n'es pas malade. » Les médecins ont conseillé de l'inscrire dans une école spécialisée. Ses parents n'ont pas suivi le conseil et ont envoyé leur fille dans un collège polytechnique. Tine Blumeier pouvait suivre dans toutes les matières sans problème, sauf en sport. Elle est allée au bout de sa scolarité, a travaillé comme secrétaire, s'est mariée. Les médecins ont conseillé d'éviter toute grossesse. En 1990, à trente-six ans, Tine Blumeier a donné naissance à un fils. À cette période, l'entreprise dans laquelle elle travaillait a été démantelée. À l'agence pour l'emploi, on lui a dit qu'avec son handicap, ça ne serait pas facile dans l'Allemagne réunifiée. Elle n'était pas encore en fauteuil à l'époque mais elle marchait avec une canne ; le syndrome post-polio se manifestait déjà : atrophie musculaire. Son fils était en pleine puberté, et c'est là que le père est mort d'une leucémie. Ça, dit-elle, c'était une période difficile.

Quand Tine Blumeier est devenue une habituée de l'institut, sa bonne humeur a mis à rude épreuve mon ambition secrète de voir chaque client repartir plus enjoué qu'il l'était en arrivant. J'ai environ soixante clients, je peux donc comparer. Certains ressentent chaque rhume comme une insulte personnelle, passent les années en se lamentant et se sentent escroqués de la pire des manières par la vie. Mais pas notre virtuose du consensus. Elle m'a raconté qu'un jour, dans la rue, un petit garçon avait demandé à sa mère si la dame en fauteuil était handicapée. « Que les guiboles, pas la tête ! » avait répondu madame Blumeier avant de laisser le garçon faire un petit tour sur ses genoux.

« La mère vous doit une fière chandelle, ai-je dit.

— J'allais l'dire », a répondu madame Blumeier.

Chaque fois qu'elle venait, elle se réjouissait du luxe de ne pas devoir s'occuper de ses

auch der Sohn gutheiße. Der habe sich übrigens ein Auto gekauft, auch, um seine Mutter herumkutschieren zu können. Ihr »Ein und Allet« sei der Sohn, und noch immer sei sie froh, sich damals nicht an den Rat der Ärzte gehalten zu haben, auch wenn die körperliche Belastung der Schwangerschaft das Post-Polio-Syndrom vielleicht ein paar Jahre früher zum Ausbruch gebracht habe.

Ein andermal erzählte sie mir von einer trübsinnigen Bekannten, die in einer total vermüllten Wohnung hause. Dort schaue sie, Frau Blumeier, nach dem Rechten, bringe Einkäufe, sortiere die Post, wasche die Wäsche. An Krücken bewege sie sich durch den Ramsch und versuche, indem sie aufräume, sich einen Weg zu bahnen. Am kommenden Wochenende könne sie aber nicht helfen, da mache sie einen Bootsausflug.

»Was denn für ein Boot?«, fragte ich.

»Tja, dit wollnse jetz wissen, wa?«, lachte Frau Blumeier.

Sie hatte Lutz wiedergetroffen, einen alten Jugendfreund, und Lutz lud sie andauernd auf sein Boot ein. In holder Eintracht schipperten Frau Blumeier und ihr Jugendfreund über die Spree, mit Picknick und allem Pipapo.

»Sind Sie verknallt, Frau Blumeier?«

»Wollt ick grade sagen.«

Im Winter darauf machten Frau Blumeier und Lutz die schönsten deutschen Weihnachtsmärkte unsicher, jedes Wochenende ein Ausflug – Nürnberg, Dresden, Lübeck. Auf dem Thron packte Frau Blumeier mit beiden Händen ihre Beine, verfrachtete sie in die richtige Position und ließ sich die Fußmassage behagen, die wegen fehlender Hornhaut immer besonders ausgiebig ausfiel. Ich sah ihr ins Gesicht, das mich ein bisschen an das einer Katze erinnerte, vielleicht wegen des hellen Flaums auf der Oberlippe. Frau Blumeier schnurrte.

Ein Mittwoch Anfang März, kurz vor sechzehn Uhr. Frau Blumeier kichert schon, als sie über die Schwelle des Studios fährt. Beim Umsteigen vom Rolli in den Fußpflegestuhl darf ich wie immer nicht helfen. Ich ziehe ihr die Kinderhausschuhe von den Füßen. Wir schnattern, plappern, blödeln. Als ich die winzigen Zehennagel schneide, platzt Frau Blumeier heraus: »Uns is vielleicht wat peinlichet passiert!«

Ich sehe von ihren Zehen auf, deren zarte Haut ich nicht verletzen darf.

Mitten beim Sex sei »dit Bette einjekracht«, Lutz und sie seien auf der Erde herumgekrabbelt und hatten versucht, den Lattenrost zurück in den Rahmen zu fummeln. Am nächsten Tag sei im Fahrstuhl der Mann zugestiegen, der unter ihr wohne, habe saublöd gegrinst

pieds elle-même ; un plus dans sa vie, disait-elle, et son fils aussi trouvait ça bien. D'ailleurs il s'était acheté une voiture, et il s'en servait aussi pour la conduire à droite à gauche. Son fils, c'était « la prunelle de ses yeux », et elle était toujours aussi heureuse de ne pas avoir suivi à l'époque le conseil des médecins, même si la fatigue de la grossesse avait peut-être précipité l'apparition du syndrome post-polio.

Une fois, elle m'a parlé d'une amie déprimée qui laissait s'entasser des vieilleries dans son appartement. Comme elle le racontait, madame Blumeier vérifiait que tout allait bien, apportait les courses, traitait le courrier, lavait le linge. Avec ses béquilles, elle allait et venait dans ce bric-à-brac et essayait, tout en rangeant, de se frayer un chemin. Ce week-end, elle ne pourrait pas l'aider, elle ferait une sortie en bateau.

« Mais comment ça en bateau ? lui ai-je demandé.

— Aha, ça vous intéresse, hein ? » a dit madame Blumeier en riant.

Elle avait revu Lutz, un vieil ami d'enfance, et ce Lutz l'invitait tout le temps sur son bateau. Dans une parfaite harmonie, madame Blumeier et son ami d'enfance voguaient sur la Spree, avec le pique-nique et tout le tralala.

« Vous avez le béguin madame Blumeier ?

— J'allais l'dire. »

L'hiver d'après, madame Blumeier et Lutz étaient partis faire la tournée des plus beaux marchés de Noël d'Allemagne. Chaque week-end une excursion : Nuremberg, Dresden, Lübeck. Sur le trône, madame Blumeier passait ses mains sous ses jambes pour les manœuvrer dans la bonne position, prête à savourer le massage des pieds que je prolongeais puisqu'elle n'avait pas de callosités. Je regardais son visage qui me faisait un peu penser à celui d'un chat, peut-être à cause du duvet clair au-dessus de sa lèvre. Madame Blumeier ronronnait.

Un mercredi début mars, peu avant seize heures. Madame Blumeier a déjà un petit rire en passant la porte de l'institut. Je n'ai comme toujours pas le droit de l'aider à passer de son fauteuil roulant au fauteuil de pédicurie. Je lui enlève ses chaussons. Nous jacassons, caquetons, badinons. Alors que je lui coupe ses minuscules ongles de pied, madame Blumeier ne peut plus se retenir :

« J'veus dis pas ce qu'il nous est arrivé l'autre jour, vous n'allez pas m'croire ! »

J'ai levé les yeux de ses orteils. Je dois faire attention à ne pas blesser leur peau fine.

En pleine partie de jambes en l'air « patatas, le lit qui s'écroule », Lutz et elle se retrouvent

und gesagt: »Bei Ihnen is ja wohl Halligalli nachts, wa?« Das sei ihr, Frau Blumeier, dermaßen peinlich gewesen, dass sie am liebsten im Erdboden versunken wäre. Sie lebe wirklich gern in Marzahn, aber dass man in der Platte alles höre, sei unmöglich. Und das Schlimmste: Jedes Mal, wenn sie diesem Mann jetzt begegne, würde der wieder saublöd grinsen und sich überhaupt nicht mehr einkriegen.

»Frau Blumeier, das ist der blanke Neid«, sage ich.

»Wollt ick grade sagen«, sagt Frau Blumeier.

à quatre pattes et essayent de bidouiller le sommier à lattes pour le remettre dans son cadre. Le lendemain, l'homme qui habite en dessous de chez elle monte dans l'ascenseur, sourit comme un idiot et dit : « Vous avez fait la bringue cette nuit, hein ? » Madame Blumeier raconte que ça a été tellement gênant qu'elle aurait voulu être six pieds sous terre. Marzahn, elle aimait bien y habiter, mais elle détestait qu'on entende tout dans ces barres d'immeubles. Et le pire : chaque fois qu'elle croisait cet homme, il souriait comme un idiot sans pouvoir se contenir.

« Madame Blumeier, c'est de la pure jalouse ! dis-je.

— J'allais le dire », répond madame Blumeier.

# Les Impatientes



## Djaïli Amadou Amal

L'auteure / Die Autorin

Djaïli Amadou Amal est née en 1975 au nord du Cameroun, à Maroua. *Les Impatientes* est son troisième roman et le premier à être publié en France. Il paraît en 2020 aux éditions Emmanuelle Collas, compte parmi les finalistes pour le Prix Goncourt et obtient le Prix Goncourt des lycéens. Djaïli Amadou Amal, qui par le biais de ses romans aborde des thèmes tels que les mariages précoces et forcés, la polygamie et les différentes formes de violence engendrées, est aussi la fondatrice de l'association « Femmes du Sahel » qui défend les droits des femmes en zone sahélienne.

Djaïli Amadou Amal wird 1975 in Maroua, im nördlichen Kamerun geboren. *Les Impatientes* ist ihr dritter Roman und der erste, der in Frankreich veröffentlicht wird. Er erscheint 2020 bei den Editions Emmanuelle Collas, zählt im selben Jahr zu den vier Finalisten für den Prix Goncourt und erhält den Prix Goncourt des lycéens. Djaïli Amadou Amal, die in ihren Romanen die Zwangsehe von jungen Mädchen, Polygamie und die daraus hervorgehenden Formen von Gewalt thematisiert, ist außerdem Gründerin des Vereins „Femmes du Sahel“, mit dem sie sich für die Rechte von Frauen in der Sahelzone einsetzt.

## Ela zum Winkel

La traductrice / Die Übersetzerin

Ela zum Winkel grandit dans une famille bilingue à Francfort-sur-le-Main. Après une formation à l'École d'art dramatique du Cours Florent à Paris, elle étudie la traduction et l'interprétation (allemand, français, italien) à l'Université de Vienne. Dans le cadre de ses études, elle s'intéresse particulièrement au dialogue théâtral franco-allemand et participe à l'atelier de traduction « Transfert Théâtral » en 2019. En tant que comédienne, interprète et traductrice, elle vit aujourd'hui à Vienne et travaille en France, en Allemagne et en Autriche. Sa traduction du roman de Djaïli Amadou Amal, *Les Impatientes*, paraîtra au Orlanda Verlag Berlin en 2022.

Ela zum Winkel wächst zweisprachig in Frankfurt am Main auf. Nach einem Schauspielstudium am Cours Florent in Paris studiert sie Übersetzen und Dolmetschen (Deutsch, Französisch, Italienisch) an der Universität Wien. Dort interessiert sie sich besonders für den deutsch-französischen Theaterdialog und nimmt 2019 an der Übersetzungswerkstatt „Theater-Transfer“ teil. Als Schauspielerin, Dolmetscherin und Übersetzerin lebt sie überwiegend in Wien und arbeitet in Frankreich, Deutschland und Österreich. 2022 erscheint ihre Übersetzung von *Les Impatientes* von Djaïli Amadou beim Orlanda Verlag Berlin.

ela-zw@t-online.de

I

« Patience, mes filles ! Munyal ! Telle est la seule valeur du mariage et de la vie. Telle est la vraie valeur de notre religion, de nos coutumes, du *pulaaku*. Intégrer-la dans votre vie future. Inscrivez-la dans votre cœur, répétez-la dans votre esprit ! Munyal, vous ne devrez jamais l'oublier ! » fait mon père d'une voix grave.

La tête baissée, l'émotion me submerge. Mes tantes nous ont amenées, Hindou et moi, dans l'appartement de notre père. À l'extérieur, l'effervescence de ce double mariage bat son plein. Les voitures sont déjà garées. Les belles familles attendent, impatientes. Les enfants, excités par cet air de fête, crient et dansent autour des véhicules. Nos amies et nos sœurs cadettes, inconscientes de l'angoisse dans laquelle nous sommes, se tiennent à nos côtés. Elles nous envient, rêvant du jour où elles seront aussi les reines de la fête. Les griots, accompagnés de joueurs de luth et de tambourin, sont là. Ils chantent à tue-tête des louanges en l'honneur de la famille et des nouveaux gendres.

Mon père, lui, est assis sur son canapé favori. Il sirote tranquillement un verre de thé parfumé au clou de girofle. Hayatou et Oumarou, mes oncles, sont également présents, entourés de quelques amis proches. Ces hommes sont censés nous transmettre leurs derniers conseils, nous énumérer nos futurs devoirs d'épouses puis nous dire adieu – non sans nous avoir accordé leurs bénédictions !

« Munyal, mes filles, car la patience est une vertu. Dieu aime les patientes, répète mon père, imperturbable. J'ai aujourd'hui achevé mon devoir de père envers vous. Je vous ai élevées, instruites, et je vous confie ce jour à des hommes responsables ! Vous êtes à présent de grandes filles – des femmes plutôt ! Vous êtes désormais mariées et devez respect et considération à votre époux. »

Je vérifie que mon manteau tombe bien autour de moi. C'est une somptueuse *alkibbare*. Je suis assise avec ma sœur Hindou aux pieds de notre père sur un tapis turc rouge vif, qui tranche avec nos robes sombres. Nous sommes entourées de nos tantes qui, désignées comme nos grandes *kamo*, assurent le rôle de demoiselles d'honneur. Comme à chaque mariage, Goggo Nenné, Goggo Diya et leurs acolytes ont toutes les peines du monde à cacher leur émotion. Seuls leurs reniflements troublent le silence. Les larmes creusent des

I

“ Geduld, meine Töchter! Munyal! Das ist alles, was zählt: In der Ehe wie im Leben. Das ist, was wirklich zählt: In unserer Religion, unseren Bräuchen und unserem *Pulaaku*. Geduld soll von nun an euer Leben bestimmen. Schreibt euch das ins Herz und wiederholt es immer wieder im Geiste! Munyal – das sollt ihr nie vergessen!” mahnt mein Vater ernst.

Ich halte den Kopf gesenkt, überwältigt von meinen Gefühlen. Meine Tanten haben mich und Hindou in die Wohnung meines Vaters gebracht. Draußen ist der Wirbel um die Doppelhochzeit schon in vollem Gange. Die Autos stehen bereit. Die Familien der Bräutigame warten ungeduldig. Die Kinder sind von der festlichen Atmosphäre ganz aufgekratzt, sie tanzen kreischend um die Fahrzeuge herum. Unsere Freundinnen und jüngeren Schwestern stehen dicht bei uns, ohne von unserer Angst etwas mitzubekommen. Sie beneiden uns und träumen davon, eines Tages selbst im Mittelpunkt einer solchen Feier zu stehen. Die Griots sind da, begleitet von Lauten- und Trommelspielern. Lauthals singen sie Loblieder auf die Familie und die neuen Schwiegersöhne.

Mein Vater sitzt auf seinem Lieblingssofa und nippt in aller Ruhe an einem Glas Nelkentee. Meine Onkel Hayatou und Oumarou sind auch gekommen, begleitet von ein paar engen Freunden, die sich um sie versammelt haben. Die Männer haben die Aufgabe, uns letzte Ratschläge mit auf den Weg zu geben, aufzuzählen, welche Pflichten uns als Ehefrauen erwarten, und uns schließlich zu verabschieden – natürlich nicht ohne uns vorher ihren Segen erteilt zu haben!

„Munyal, meine Töchter, denn Geduld ist eine Tugend. Gott liebt die Geduldigen“, bekräftigt mein Vater mit unbeirrter Miene. „Mit diesem Tag habe ich meine Rolle als euer Vater erfüllt. Ich habe euch aufgezogen, erzogen und übergebe euch heute pflichtbewussten Männern! Ihr seid jetzt große Mädchen – nein, Frauen! Ihr seid nun verheiratet und euren Ehemännern gebührt Respekt und Achtung.“

Ich prüfe, ob mein Umhang, eine prachtvolle *Alkibbare*, richtig sitzt. Zu Füßen unseres Vaters sitze ich neben meiner Schwester Hindou auf dem türkischen Teppich, dessen leuchtendes Rot im Kontrast zu unseren dunklen Kleidern steht. Um uns herum stehen unsere Tanten, die, zu unseren großen *Kamo* ernannt, die Brautjungfern sein werden. Wie

sillons profonds sur leurs joues ridées. Sans fausse pudeur, elles affichent des yeux rougis. À travers nous, elles revivent leur propre mariage. Elles aussi ont été amenées à leur père pour un ultime au revoir et ont reçu ces conseils d'usage donnés de génération en génération à toute nouvelle mariée.

« *Munyal, mes filles !* » dit mon oncle Hayatou. Puis il marque une pause, se racle la gorge avant d'énumérer d'un ton grave :

« Respectez vos cinq prières quotidiennes.

« Lisez le Coran afin que votre descendance soit bénie.

« Craignez votre Dieu.

« Soyez soumises à votre époux.

« Épargnez vos esprits de la diversion.

« Soyez pour lui une esclave et il vous sera captif.

« Soyez pour lui la terre et il sera votre ciel.

« Soyez pour lui un champ et il sera votre pluie.

« Soyez pour lui un lit et il sera votre case.

« Ne boudez pas.

« Ne méprisez pas un cadeau, ne le rendez pas.

« Ne soyez pas colériques.

« Ne soyez pas bavardes.

« Ne soyez pas dispersées.

« Ne suppliez pas, ne réclamez rien.

« Soyez pudiques.

« Soyez reconnaissantes.

« Soyez patientes.

« Soyez discrètes.

« Valorisez-le afin qu'il vous honore.

« Respectez sa famille et soumettez-vous à elle afin qu'elle vous soutienne.

« Aidez votre époux.

« Préservez sa fortune.

« Préservez sa dignité.

« Préservez son appétit.

« Qu'il ne s'affame jamais à cause de votre paresse, de votre mauvaise humeur ou encore à cause de votre mauvaise cuisine.

« Épargnez sa vue, son ouïe, son odorat.

bei jeder Hochzeit gelingt es Goggo Nenné, Goggo Diya und ihrem ganzen Gefolge auch diesmal kaum, ihre Erregung zu verbergen. Nur ihr Schniefen unterbricht das Schweigen. Ihre Tränen hinterlassen tiefe Furchen auf ihren fältigen Wangen. Ohne falsche Scham tragen sie ihre roten Augen zur Schau. Durch uns lebt die Erinnerung an ihre eigene Hochzeit wieder auf. Auch sie wurden für ein letztes Wort des Abschieds zum Vater geschickt, auch sie haben dieselben Ratschläge erhalten, die von Generation zu Generation an jede frisch verheiratete Braut weitergegeben werden.

„*Munyal, meine Töchter!*“ sagt mein Onkel Hayatou. Er legt eine kurze Pause ein, räuspert sich, dann zählt er feierlich auf:

„Verrichtet eure fünf Gebete am Tag.

Lest den Koran und eure Familie wird gesegnet sein.

Fürchtet euren Gott.

Seid eurem Mann untergeordnet.

Schützt euren Geist vor Ablenkung.

Seid eurem Mann eine Sklavin und er wird euch ein Gefangener sein.

Seid ihm die Erde und er wird euch der Himmel sein.

Seid ihm der Acker und er wird euch der Regen sein.

Seid ihm ein Bett und er wird euch ein Heim sein.

Seid nicht trotzig.

Verweigert kein Geschenk, weist nie eines zurück.

Seid nicht jähzornig.

Seid nicht schwatzhaft.

Seid nicht nachlässig.

Bittet um nichts, verlangt nichts.

Seid bescheiden.

Seid dankbar.

Seid geduldig.

Seid zurückhaltend.

Lobt euren Mann, damit er euch verehrt.

Respektiert seine Familie und ordnet euch ihr unter, damit sie euch unterstützt.

Steht eurem Mann zur Seite.

Bewahrt seinen Reichtum.

Bewahrt seine Würde.

Bewahrt seinen Appetit.

Nie soll er Hunger leiden wegen eurer Faulheit, eurer schlechten Laune oder eurer

« Que jamais ses yeux ne soient confrontés à ce qui est sale dans votre nourriture ou dans votre maison.

« Que jamais ses oreilles n'entendent d'obscénités ou d'insultes provenant de votre bouche.

« Que jamais son nez ne sente ce qui pue dans votre corps ou dans votre maison, qu'il ne hume que parfum et encens. »

Ses mots s'incrustent dans mon esprit. Je sens mon cœur se briser en réalisant que je suis en train de vivre mon cauchemar des jours précédents.

Jusqu'au dernier moment, naïvement, j'ai espéré un miracle qui m'épargne cette épreuve. Une rage impuissante et muette m'étrangle. Envie de tout casser, de crier, de hurler. Ma sœur ne retient plus ses larmes et sanglote. Elle suffoque. Je cherche sa main et la serre pour la réconforter. Devant sa détresse, je me sens forte malgré ma peine. Maintenant que je me sépare d'elle, Hindou me devient plus chère.

« Que jamais vos parents ne sachent ce qui est désagréable dans votre foyer, gardez secrets vos conflits conjugaux, ne cultivez pas l'aversion entre vos deux familles car vous vous réconcilierez, alors que la haine que vous sèmez perdurera », ajoute oncle Hayatou.

Après un silence, mon père reprend sur le même ton grave et autoritaire :

« À partir de maintenant, vous appartenez chacune à votre époux et lui devez une soumission totale, instaurée par Allah. Sans sa permission, vous n'avez pas le droit de sortir ni même celui d'accourir à mon chevet ! Ainsi, et à cette seule condition, vous serez des épouses accomplies ! »

Oncle Oumarou, qui a gardé le silence jusque-là, renchérit :

« Souvenez-vous toujours que, pour rester agréable à son époux, à chaque entrevue, une femme doit se parfumer de son parfum le plus précieux, se revêtir de ses plus beaux atours, s'orner de ses bijoux – et bien plus encore ! Le paradis d'une femme se trouve aux pieds de son époux. »

Il marque une pause comme pour nous laisser le temps de méditer puis se tourne vers son cadet et conclut :

« Hayatou, fais le *do'a*, prononce la prière. Qu'Allah leur accorde le bonheur, gratifie leur nouveau foyer d'une progéniture nombreuse et leur donne la *baraka*. Enfin, qu'Allah accorde à tout père le bonheur de marier sa fille !

- Amine ! répond mon père. Puis il s'adresse à mes tantes : Allez-y maintenant. Les voitures attendent. »

schlechten Küche.

Wacht über das, was er sieht, hört und riecht.

Nie sollen seine Augen Schmutziges in eurem Essen oder eurem Haus entdecken.

Nie sollen seine Ohren Obszönes oder Beleidigendes aus eurem Mund vernehmen.

Nie soll seine Nase den Gestank von eurem Körper oder in eurem Haus wahrnehmen, sondern nur den Duft von Parfüm und Weihrauch einatmen."

Seine Worte dringen langsam in mein Bewusstsein. Mir wird klar: Der Albtraum der letzten Tage ist Wirklichkeit geworden – und es bricht mir das Herz.

Bis zum letzten Augenblick habe ich naiv auf ein Wunder gehofft, das mir diese Prüfung ersparen würde. Stumme, ohnmächtige Wut schnürt mir die Kehle zu. Am liebsten würde ich alles kaputtschlagen, schreien, brüllen. Meine Schwester hält ihre Tränen nicht länger zurück und weint. Sie ringt nach Luft. Ich taste nach ihrer Hand und drücke sie, um sie zu trösten. Trotz meines eigenen Schmerzes gibt mir ihre Verzweiflung das Gefühl, stark zu sein. Jetzt, da unsere Wege sich trennen, fühle ich mich Hindou plötzlich näher.

„Nie sollen eure Eltern von den Schattenseiten eurer Ehe erfahren, haltet eure ehelichen Konflikte geheim, streut keine Zwietracht zwischen euren beiden Familien, denn ihr werdet euch versöhnen, während der Hass, den ihr sät, Wurzeln schlagen wird“, fügt Onkel Hayatou noch hinzu.

Nach kurzem Schweigen fährt mein Vater in unverändert ernstem, autoritärem Tonfall fort: „Von nun an gehört ihr euren Ehemännern und ihnen gebührt absolute Unterwerfung, so will es Allah. Ohne Erlaubnis eures Ehemannes ist es euch nicht gestattet, das Haus zu verlassen, nicht einmal um an mein Sterbebett zu kommen! Nur so und unter dieser einen Bedingung werdet ihr erfüllte Ehefrauen sein!“

Onkel Oumarou, der bisher still geblieben ist, ergänzt:

„Vergesst nie: Um ihrem Ehemann zu gefallen, muss eine Frau immer ihr bestes Parfüm, ihre schönsten Kleider und ihren Schmuck tragen – und noch viel mehr! Das Paradies einer Frau liegt zu Füßen ihres Mannes.“

Er legt eine kurze Pause ein, als wolle er uns Zeit lassen, in uns zu gehen und über das Gesagte nachzudenken. Zum Abschluss wendet er sich an seinen jüngeren Bruder: „Hayatou, lies das *Du 'ā'*, verrichte das Gebet. Möge Allah ihnen Glück schenken und ihre Familie mit vielen Kindern und *Baraka* segnen. Möge Allah jedem Vater das Glück schenken, seine Tochter zu verheiraten!“

„Amin!“ entgegnet mein Vater und wendet sich an meine Tanten: „Geht jetzt. Die Autos warten schon.“

# De l'autre côté de la peau

## Aliona Gloukhova

L'auteure / Die Autorin

Aliona Gloukhova est née à Minsk en Biélorussie en 1984. Après un parcours en école d'art à Saint-Pétersbourg et des études en éducation, elle s'inscrit en 2013 en création littéraire à l'Université Paris 8. Cela lui permet de se consacrer à l'écriture de son premier roman, *Dans l'eau je suis chez moi*, paru aux Éditions Verticales en 2018, dans lequel elle retrace et réinvente l'histoire de son père, disparu mystérieusement pendant son enfance. Le roman a obtenu le prix Murat 2019. *De l'autre côté de la peau* (Verticales, 2020) est son deuxième roman : il nous emmène sur les traces d'un poète russe méconnu, Guennadi Gor, à travers le regard d'une jeune chercheuse se sentant étrangement liée à lui.

Aliona Gloukhova wurde 1984 in Minsk geboren. Nach dem Studium an der Kunstakademie in Sankt Petersburg und einem Master in Erziehungswissenschaften studiert sie Kreatives Schreiben in Paris. Dort entsteht ihr Debütroman *Dans l'eau je suis chez moi*, der 2018 bei den Éditions Verticales erscheint. Sie begibt sich darin auf die Spuren ihres Vaters, der in ihrer Kindheit auf mysteriöse Weise verschwunden ist. Der Roman erhält 2019 den Prix Murat. *De l'autre côté de la peau*, ihr zweiter Roman spannt einen Bogen von der osteuropäischen Geschichte des letzten Jahrhunderts zu heutigen Migrationserfahrungen und hinterfragt dabei vor allem unseres Bezug zur Sprache.



## Luisa Maria Schulz

La traductrice / Die Übersetzerin

Luisa Maria Schulz a pris l'habitude de s'interroger sur le sens des mots pendant ses études de philosophie à Oxford et à Paris. Lors d'un séjour à Saint-Pétersbourg, elle travaille d'abord comme journaliste (Peter-Boenisch-Preis 2015). Aujourd'hui, elle rédige des articles portant sur des thèmes philosophiques et traduit, principalement à partir du français, mais aussi de l'italien et du russe. Elle aime par-dessus tout traduire des poèmes. Elle est également passionnée de théâtre et écrit elle-même de la poésie et des nouvelles.

Über Wortbedeutungen hat sich Luisa Maria Schulz schon während ihres Studiums der Philosophie sowie zeitweise der französischen Literatur und Kunstgeschichte in Oxford und Paris den Kopf zerbrochen. Während eines einjährigen Aufenthalts in St. Petersburg nimmt sie zunächst eine journalistische Tätigkeit auf (Peter-Boenisch-Preis 2015). Heute schreibt sie Artikel zu philosophischen Themen und übersetzt aus dem Französischen und Italienischen – am liebsten Lyrik. Sie schreibt auch selbst Poesie und Erzählungen (Retzhof-Preis 2020) und begeistert sich außerdem für Theater.

toutes.choses@mailbox.org

1

Dans une lettre adressée à un destinataire inconnu, Ana écrit : *ce ne sera pas ce soir. Il faut trouver les mots.* Je ne sais pas s'il s'agissait d'un rendez-vous annulé ou d'un texte qu'elle n'arrivait pas à écrire. J'imagine Ana assise dans un couloir peu éclairé, elle regarde ses mains, comme si les mots se cachaient dans ses paumes.

Je n'ai jamais rencontré Ana. Les rues de Saint-Pétersbourg sont trop grandes pour elle, personne ne la regarde, il y a trop de vent, elle est inclinée, prête à tomber, mais quelque chose la retient, une pensée. *Personne ne sera là pour me rattraper,* écrit Ana dans son journal.

C'est le mois de décembre 2001, une semaine plus tôt Ana était encore à Lisbonne, le mois d'avant c'était son anniversaire, elle a eu trente ans.

2

Ana marche au bord de l'eau, elle n'a pas enlevé ses chaussures, ses chaussettes sont mouillées. Elle regarde la mer et compte dans sa tête, compter c'est comme se raconter des histoires. Elle mélange les chiffres, mais personne ne le sait, 140 vient après 129, 129 après 120.

120 moules dans le lavabo de sa grand-mère, elle a entendu les murmures des coquilles : les moules respiraient, ouvraient de petites bouches. Les moules étaient un seul et même organisme.

129 petits poissons, bleu argile, elle les a vus l'autre jour dans l'eau, sur une plage de rochers – elle s'est approchée pour les toucher, les poissons n'avaient pas peur.

140 c'est le nombre de coups quand des tempêtes éclatent – Ana est dans le jardin de sa

1

In einem Brief an einen unbekannten Empfänger schreibt Ana: *Heute Abend wird es nichts. Erst müssen die Wörter gefunden werden.* Ich weiß nicht, ob es sich um ein abgesagtes Treffen handelt oder um einen Text, den sie nicht zu schreiben geschafft hat. Ich stelle mir Ana vor, wie sie in einem schlecht beleuchteten Flur sitzt, sie schaut in ihre Hände, als lägen die Wörter darin versteckt.

Ich bin Ana nie begegnet. Die Straßen von Sankt Petersburg sind zu groß für sie, niemand schaut sie an, der Wind ist zu stark, sie geht gebeugt, fast fällt sie, aber etwas hält sie zurück, ein Gedanke. *Keiner wird da sein, um mich aufzufangen,* schreibt sie in ihr Tagebuch.

Es ist Dezember 2001, eine Woche zuvor war Ana noch in Lissabon, einen Monat zuvor hatte sie Geburtstag, sie ist dreißig geworden.

2

Ana geht am Wasser entlang, sie hat die Schuhe angelassen, ihre Socken sind nass. Sie schaut aufs Meer und zählt in ihrem Kopf, zählen, das ist, wie wenn man sich Geschichten erzählt. Sie bringt die Zahlen durcheinander, aber niemand bekommt es mit, 140 kommt nach 129, 129 nach 120.

120 Muscheln im Waschbecken ihrer Großmutter, sie hat ihre Schalen rascheln gehört: die Muscheln haben geatmet, ihre kleinen Münder aufgemacht. Die Muscheln waren ein einziger, unteilbarer Organismus.

129 kleine, lehmblaue Fische, sie hat sie vor ein paar Tagen an einem Felsstrand im Wasser gesehen – sie hat sich hingekniet, um sie anzufassen, die Fische hatten keine Angst.

140, so viele Stöße kommen, wenn ein Sturm ausbricht – Ana ist im Garten ihrer Groß-

grand-mère à Nazaré, ça s'agit de tous côtés. Elle regarde la maison bouger. À l'intérieur, les objets tremblent. Ils ont leur propre vie et il faut les protéger, comme les moules.

Groza : c'est son premier mot en russe, Groza, dit Alicia, sa voisine, et Ana le répète, ça signifie le vent et la pluie à la fois.

Quand Ana mord une pomme, elle sent le cœur des pépins qui bat très fort. Elle sort des pierres de sa poche, une par une, et les observe. Ana sait voir des choses. Elle a le droit, elle a encore sept ans – à sept ans c'est permis.

3

Mateo ne l'a pas appelée mercredi soir. Il est fatigué, écrit Ana. Ses étudiants rendent tout au dernier moment : *cher professeur, j'ai été malade, je suis tombé en panne, merci pour votre compréhension*. Le professeur comprend, il est le seul enseignant en lettres de l'université de Lisbonne qui comprenne tout. Il ira voir le secrétaire, il ira voir le coordinateur pour demander un service, pour décaler la date, ses étudiants sont les meilleurs, mais il leur arrive toujours quelque chose au dernier moment, soyons à l'écoute, l'université est faite pour ça. Résultat des courses, Mateo est épuisé, il rentre à 20 heures chez lui avec une liasse de copies, il avale un œuf, les haricots verts sentent la terre, il n'arrive jamais à bien les cuire, il n'appelle pas Ana, il dort cinq heures par nuit.

Ana ne le contacte pas, elle comprend, elle ne veut pas déranger, ils se reverront vendredi soir, ils partiront ensuite pour Saint-Pétersbourg, deux semaines rien qu'à eux. Ana y va pour sa thèse, elle écrit sur un poète du blocus de Leningrad, Guennadi Gor (1907–1981), et sa langue en destruction. Elle ira aux archives, rencontrera Mogunov, le traducteur de Gor en français. C'est l'hiver, mais ils ont entendu parler des *nuits blanches*, du soleil du nord qui ne se couche pas, ils s'imaginent des nuits lumineuses, des nuits enneigées, ou quelque chose entre les deux.

Mateo ne l'appelle pas jeudi, vendredi Ana va au bar Parodia comme ils sont convenus, à 21 h 15, il n'est pas encore là. Ana commande un thé, à 21 h 37 elle demande au serveur si elle peut appeler son amoureux, mais personne ne décroche chez lui. Après 22 heures, elle appelle trois fois, à 23 heures, elle appelle une fois de plus. Puis elle décide de ne plus

mutter in Nazaré, überall rüttelt es. Sie schaut zu, wie das Haus zu wackeln beginnt. Drinnen beben die Gegenstände. Sie haben ein Eigenleben und müssen beschützt werden, wie die Muscheln.

Grosa ist ihr erstes Wort auf Russisch, Grosa, sagt Alicia, ihre Nachbarin, und Ana spricht es nach, es heißt Wind und Regen zugleich.

Wenn Ana einen Apfel beißt, spürt sie das Herz der Kerne klopfen. Sie zieht Steine aus der Tasche, einen nach dem anderen, und schaut sie an. Ana kann das, Dinge sehen. Sie darf das, sie ist erst sieben – mit sieben ist das erlaubt.

3

Mateo hat sie am Mittwochabend nicht angerufen. Er ist müde, schreibt Ana. Seine Studenten geben alles im letzten Moment ab: *Entschuldigen Sie, ich war krank, ich hatte eine Panne, danke für Ihr Verständnis*. Mateo hat Verständnis, er ist der einzige Literaturdozent an der Universität von Lissabon, der für alles Verständnis hat. Er wird im Sekretariat nachfragen, er wird den Koordinator bitten, die Frist zu verlängern, seine Studenten sind die Besten, aber ständig passiert ihnen irgendwas im letzten Moment, *wir sollten ein offenes Ohr haben, dafür ist die Universität doch da*. Das Ergebnis, Mateo kommt um 20 Uhr erschöpft mit einem Stapel Seminararbeiten nachhause, er schlingt ein Ei herunter, die Bohnen schmecken nach Erde, er schafft es nie, sie richtig durchzukochen, er ruft nicht bei Ana an, er schläft fünf Stunden pro Nacht.

Ana meldet sich nicht, sie versteht, sie möchte nicht stören, sie sehen sich ja am Freitagabend und fahren dann zusammen nach Sankt Petersburg, zwei Wochen nur für sie beide. Ana fährt für ihre Doktorarbeit hin, sie schreibt über einen Dichter der Leningrader Blockade, Gennadi Gor (1907-1981), und seine Sprache im Zerfall. Sie will im Archiv recherchieren, will Mogunow treffen, der Gor ins Französische übersetzt hat. Es ist Winter, aber sie haben von den *Weissen Nächten* gehört, der Sonne des Nordens, die nicht untergeht, sie stellen sich helllichte Nächte vor, oder verschneite, oder irgendwas dazwischen.

Auch am Donnerstag ruft Mateo nicht an, am Freitag wartet Ana wie verabredet in der Bar Parodia, um 21.15 Uhr ist er noch nicht da. Ana bestellt einen Tee, um 21.37 Uhr fragt sie den Kellner, ob sie ihren Freund anrufen kann, doch bei ihm steht niemand ab. Nach

attendre, elle paie, prend un taxi jusqu'à son immeuble, monte au deuxième, sonne à sa porte.

Des voix joyeuses, désorganisées montent de la rue. Elle sonne encore une fois et entend des pas qui s'approchent, des pas lents, hésitants. Ce n'est pas Mateo. Le voisin de palier entrouvre sa porte, dévisage Ana. *Boa noite*, dit-il et referme sans qu'Ana ait le temps de lui poser la moindre question.

Samedi et dimanche, Ana prépare ses valises, compose le numéro de Mogunov. Au téléphone, son russe est abruti, sporadique.

Elle touche les murs de son appartement, elle essaie d'atteindre le plafond, elle n'y arrive pas, elle prend une chaise, monte dessus, met sa paume à plat, se sent grande, dit *zdravstvujte, menia zovut Ana, ja issledovatel*, et n'appelle pas Mateo.

La nuit de dimanche, Ana fait un rêve : elle avance pieds nus dans un lac plein de poissons, ils flottent à la surface, montrent leur ventre blanc. Ana les retourne et les repousse doucement.

Lundi matin, elle est à l'aéroport, Mateo n'est pas là. Elle passe le contrôle, prend un café, goût acide, flâne dans des magasins infinis, blanchis par la lumière : des bouteilles de vin, des boîtes de chocolats, des parfums. *Vous avez besoin d'aide ?* demande un vendeur, costume gris, cravate rose. *J'ai besoin de Mateo*, répond Ana, le vendeur sourit, recule en se dandinant. *N'hésitez pas.*

Ana est assise face à la porte d'embarquement, elle attend, regarde les gens présenter leur passeport. Mateo n'est pas là. Au dernier moment, Ana entend son nom et monte dans l'avion. Le siège à côté d'elle reste vide.

Il n'y a pas de vols directs entre Lisbonne et Saint-Pétersbourg, en transit à l'aéroport Paris - Charles-de-Gaulle, Ana mange un gâteau sec et sucré – elle a peut-être envie de s'allonger par terre et de ne plus bouger, les gens la contournent, leurs valises et leurs sacs plastique s'envoient.

22 Uhr ruft sie dreimal an, nach 23 Uhr noch einmal. Dann beschließt sie, nicht länger zu warten, sie zahlt, lässt sich von einem Taxi bis vor seine Haustür bringen, steigt in den zweiten Stock, klingelt an seiner Tür.

Fröhliche, verstreute Stimmen dringen von der Straße herauf. Sie klingelt nochmal und hört Schritte näherkommen, langsame, zögernde Schritte. Es ist nicht Mateo. Ein Nachbar lugt durch den Türspalt und mustert Ana. *Boa noite*, sagt er und macht die Tür wieder zu, bevor Ana ihm eine Frage stellen kann.

Am Samstag und Sonntag packt Ana ihre Koffer, wählt Mogunows Nummer. Am Telefon klingt ihr Russisch stumpf und stockend.

Sie fasst an die Wände ihrer Wohnung, sie versucht, an die Decke zu kommen, sie schafft es nicht, sie nimmt einen Stuhl, steigt darauf, berührt die Decke mit der flachen Hand, fühlt sich groß, sagt, *Sdrawstwujte, menja sowut Ana, ja issledowatel*, und ruft nicht bei Mateo an.

Sonntagnacht hat Ana einen Traum. Sie watet barfuß durch einen See voller Fische, sie treiben an der Oberfläche, die weißen Bäuche obenauf. Ana dreht sie um und schiebt sie sanft von sich weg.

Am Montagmorgen ist sie am Flughafen, Mateo ist nicht da. Sie passiert die Sicherheitskontrolle, trinkt einen Kaffee, saure Brühe, schlendert durch endlose, neonbleichte Läden: Pralinenschachteln, Weinflaschen, Parfums. *Brauchen Sie Hilfe?*, fragt ein Verkäufer, grauer Anzug, rosa Krawatte. *Ich brauche Mateo*, antwortet Ana, der Verkäufer lächelt, weicht ungelenk zurück. *Immer gern.*

Ana sitzt gegenüber vom Gate, sie wartet, schaut den Leuten zu, wie sie ihren Pass vorzeigen. Mateo ist nicht da. Im letzten Moment hört Ana ihren Namen und steigt ins Flugzeug. Der Sitz neben ihr bleibt frei.

Zwischen Lissabon und Sankt Petersburg gibt es keine Direktflüge, auf Zwischenstopp am Flughafen Paris –Charles-de-Gaulle isst Ana einen trockenen, süßen Keks – sie hat vielleicht Lust, sich auf den Boden zu legen und reglos liegen zu bleiben, die Leute gehen um sie herum, ihre Koffer und Plastiktüten heben ab.

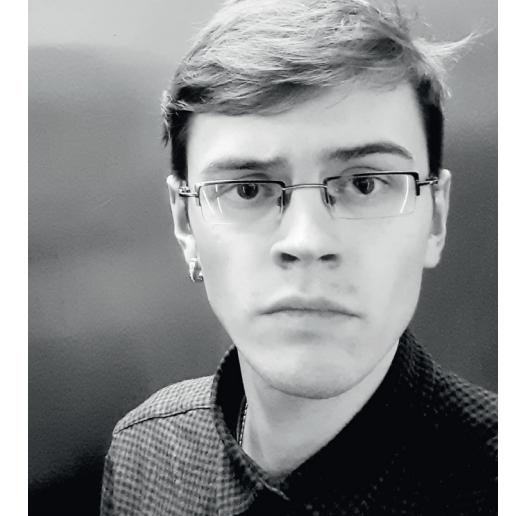
# Nino dans la nuit

## Capucine et Simon Johannin

L'auteure et l'auteur / Die Autor\*innen

Simon (né en 1993) et Capucine Johannin (née en 1991) habitent à Ivry-sur-Seine. Capucine travaille principalement comme photographe, Simon est écrivain et mannequin. Son premier roman, *L'été des charognes*, paraît en 2017 et reçoit le Prix littéraire de la vocation. Son recueil de poèmes, *Nous sommes maintenant nos êtres chers*, paraît en octobre 2020. Ils écrivent *Nino dans la nuit* à quatre mains et travaillent également sur d'autres projets, par exemple en tant qu'acteurs dans le clip musical « *Ancilla Domini* » du groupe Contrefaçon, qui cite des passages de *Nino dans la nuit*.

Simon (geboren 1993) und Capucine Johannin (geboren 1991) leben bei Paris. Capucine ist hauptsächlich als Fotografin tätig, Simon als Schriftsteller und Model. 2017 erscheint sein erster Roman, *L'été des charognes*, ausgezeichnet mit dem Prix littéraire de la vocation. Im Oktober 2020 erscheint sein Gedichtband *Nous sommes maintenant nos êtres chers*. Den Roman *Nino dans la nuit* schreiben die beiden gemeinsam und beteiligen sich auch an anderen Projekten, beispielsweise als Darsteller im Musikvideo „*Ancilla Domini*“ der Band Contrefaçon, in dem *Nino dans la nuit* zitiert wird.



## Florian Kranz

Le traducteur / Der Übersetzer

Florian Kranz, né en 1994, étudie d'abord la communication multilingue à Cologne, puis la traduction littéraire à Düsseldorf. Au cours de sa licence, il passe un semestre sur l'île de La Réunion. En 2019, son mémoire de fin d'études sur *La Disparition*, fameux roman de Georges Perec sans la lettre E, est soutenu par le Fonds de mobilité Elmar Tophoven, ce qui lui permet de travailler sur les écrits du traducteur Eugen Helmlé. Il s'intéresse surtout à la littérature expérimentale et écrit des poèmes en anagramme qui paraissent régulièrement dans plusieurs magazines littéraires.

Florian Kranz, 1994 geboren, studiert Mehrsprachige Kommunikation in Köln sowie Literaturübersetzen in Düsseldorf. 2015 verbringt er ein Auslandssemester auf La Réunion. Seine Masterarbeit zur Übersetzung des E-losen Romans *La Disparition* von Georges Perec wird 2019 mit Zuschüssen aus dem Elmar-Tophoven-Mobilitätsfonds gefördert, die es ihm ermöglichen, den Nachlass des Übersetzers Eugen Helmlé auszuwerten. Er interessiert sich besonders für experimentelle Literatur und schreibt Anagrammgedichte, die in verschiedenen Zeitschriften erscheinen.

floriankranz09@gmail.com

J'ouvre les yeux quatre minutes avant la sonnerie que je déprogramme pour éviter de te réveiller. C'est 23h30 et la nuit brille.

Je roule hors du lit et j'enfile ce que je peux pour pas avoir froid, avant de prendre un sac et de rejoindre le terrain des rats. Ça couine dans la rue, ça cavale sous les poubelles, un vrai jour de foire. J'arrive au niveau du portail que j'entreprends d'escalader. Un pied sur la serrure, les mains sur les piques en haut, je peux pas enjamber sinon je vais me faire empaler. Il faut que je monte la jambe, que je tire sur les bras et que je saute de l'autre côté d'un seul coup. C'est dangereux mais pas compliqué, alors je le fais et j'atterris sur mes pieds dans un bruit qui résonne mais que personne n'entend.

J'avance vers le fond de la zone, là où le gilet rouge a jeté les trucs tout à l'heure.

J'ouvre le couvercle de la première des trois grosses bennes et bingo, les bières sont là. Effectivement, une de cassée, pack invendable, direct poubelle.

Je fais le tour des trois, c'est carrément dégueulasse, ils ont vidé des kilos de morceaux rouges du rayon boucherie, qui avec la température à faire tomber les bites ne sentent pas encore autre chose que le vieux steak. Tant mieux.

En y allant prudemment je ramène à la surface tout un tas de choses qui deux heures avant étaient encore à vendre.

Je remplis mon sac à dos d'une pizza prête à cuire, de crèmes au caramel, d'œufs parce qu'il y en a un qui est cassé, de farine parce qu'il y a un petit trou dans le paquet et puis des bières.

Je prends une cagette qui traîne, je continue le marché avec le filet d'oranges où il y en a une de pourrie, les trois pasta box, la bûche de chèvre et les yaourts à la grecque et putain de merde c'était quoi ce bruit.

Je me glisse derrière les poubelles, silencieux comme Garrett avant de remonter tendre un œil voir ce qui se passe. Il y a deux types qui s'amènent.

J'ai le cœur qui s'étangle un peu, mais je comprends vite qu'ils sont aussi là pour bouffer, alors je me redresse et continue de faire mes courses parce qu'on va pas s'égorger pour une part de tarte sous plastique.

Ils avancent jusqu'aux poubelles en marmonnant des trucs ésotériques sortis des caniveaux de Goa sans rien griller de ma présence. Je sais pas trop quoi faire, alors je tends

Vier Minuten bevor der Wecker losgeht öffne ich die Augen und schalte ihn aus, damit er dich nicht aufweckt. Es ist 23:30 Uhr und die Nacht strahlt.

Ich rolle aus dem Bett und werfe mir so viel über, wie ich kann, damit mir nicht kalt wird, dann schnappe ich mir einen Rucksack und mache mich auf den Weg zum Rattenspielplatz. In allen Ecken quielt es, unter den Müllcontainern raschelt es, richtig was los hier. Ich erreiche das Tor. Ein Fuß auf den Türgriff, die Hände oben auf die Stacheln, da muss ich mich drüberschwingen, sonst werde ich aufgespießt. Ich muss das Bein oben draufstellen, mich mit beiden Armen hochziehen und direkt rüber. Das ist gefährlich, aber so schwer jetzt auch nicht, also versuch ichs und lande mit einem dumpfen Knall auf dem Boden. Das hallt laut wider, doch niemand hat mich gehört.

Ich gehe bis nach hinten durch, wo der mit der roten Weste vorhin das ganze Zeug weggeworfen hat.

Ich drücke den Deckel des ersten der drei Container auf und bingo, das Bier ist noch da. Tatsächlich ist eine Flasche kaputt, damit das Sixpack unverkäuflich, also für die Tonne. Ich schaue in alle drei Container rein, es ist mega ekelhaft, die haben hier kiloweise rote Fleischstücke aus dem Kühlfach reingekippt, aber weil es so kalt ist, dass einem der Schwanz einklappt, stinken die bisher nur nach altem Steak. Glück gehabt.

Vorsichtig fische ich lauter Sachen heraus, die vor zwei Stunden noch zum Verkauf standen. In meinen Rucksack stopfe ich eine Fertigpizza, mehrere Becher Karamellpudding, eine Packung Eier, die nur hier liegt, weil da eins von zerbrochen ist, eine Tüte Mehl mit einem winzigen Loch, und noch ein paar Flaschen Bier.

Mein Einkauf geht weiter: In eine herumliegende Obstkiste packe ich noch ein Netz Orangen, von denen eine verschimmelt ist, drei Nudelboxen, einen Ziegenkäse, Becher mit griechischem Joghurt und Scheiße, was war das fürn Geräusch.

Ich hechte hinter die Container und bin still wie Garrett, dann luge ich heraus und schaue vorsichtig nach, was los ist. Zwei Typen kommen näher.

Mir rutscht kurz das Herz in die Hose, aber anscheinend sind die beiden auch fürs Essen hier, also richte ich mich wieder auf und kaufe weiter ein. Wir werden uns schon nicht für ein eingeschweißtes Stück Kuchen an die Gurgel gehen.

Sie schlendern zu den Containern, murmeln irgendein Zeug über Goa und kriegen nicht

le reste des bières que j'ai mis dans ma cagette.

– J'en ai d'autres dans le sac, on peut les partager si vous en voulez.

– Ah cool man, c'est cool ça des bières, ça va man ?

– Euh ouais ouais ça va. Et vous ?

– Ah ouais super, t'as pas besoin de plaques électriques ? J'ai une plaque à vendre.

– Euh non c'est cool merci.

– T'es sûr ? C'est des super plaques t'as qu'à passer les voir si tu veux, on squatte la maison qui est murée pas loin des rails là.

Et l'autre qui me fixe en appuyant.

– Avec des briques rouges.

– Ouais la maison avec des briques rouges.

– Rouges.

– Euh je vois mais c'est cool les mecs j'ai déjà des plaques qui marchent bien.

– Ah OK.

– OK. Mais si tu veux voir c'est la maison pas loin des rails derrière le grillage, avec des briques rouges. Y a un trou dans le grillage. Pour passer. On a fait un trou. OK ?

– Pour passer.

– Ouais OK, bonne soirée les mecs.

Et je laisse là les deux allumés se tortiller dans les tranches d'animaux et les légumes mous. Sans âge mais pas très vieux, un peu verdâtres sous les capuches kaki les protégeant des lumières électriques, mais surtout complètement perchés les deux oiseaux.

– Mec t'as pas trouvé du PQ ? On est en galère de PQ dans la maison.

– Euh non désolé, j'ai pas trouvé de PQ.

Et le type se pince le haut du nez en plissant fort les yeux, puis tout à coup explose.

– AH MERDE MERDE J'EN AI MARRE DE CHIER DANS DES SACS PLASTIQUE !

– MERDE VIENS ON TAPE ! ALLEZ GAUCHE !

Et le plus grand des deux se ramasse sur lui-même, se met en garde et commence mollement à frapper dans les paumes ouvertes de l'autre, comme une espèce de poulpe qui mettrait des mandales avec ses tentacules. Et l'autre en face ALLEZ, ALLEZ ENCORE et lui ARHFLR à souffler, la capuche laissant voler dans l'air des petits paquets de cheveux gras.

Moi bouche ouverte, je regarde l'affaire comme si un alien me montrait son cul en rigolant.

Et l'autre encore ALLEZ COGNE ! COGNE ! ENCORE ! Et déjà le visage en face dégouline et mugit HUUUUU HUUUUU GNHUUU et frappe dans la sueur des mains de l'autre, les bras et le poing aussi durs que du linge mouillé, quand derrière moi BALOU PUTAIN MAIS VOUS FOUTEZ QUOI, JE ME FAIS CHIER, J'AI FROID, BOUGEZ-VOUS UN PEU LE CUL !

mit, dass ich auch da bin. Ich weiß nicht so richtig, was ich machen soll, deshalb halte ich ihnen das restliche Bier hin, das ich in die Obstkiste gelegt habe.

„In meinem Rucksack ist noch mehr, wir können teilen, wenn ihr wollt.“

„Oh, cool, Mann, Bier, echt cool, na, alles klar, Mann?“

„Äh, ja, passt schon, und bei euch?“

„Alles super, brauchst du zufällig ne Kochplatte? Ich hätte eine zu verkaufen.“

„Äh, nein danke, bin versorgt.“

„Sicher? Das ist ne top Platte, komm einfach mal vorbei, wenn du willst, wir haben das zugemauerte Haus drüben bei den Gleisen besetzt.“

Der andere starrt mich an und betont nochmal:

„Das mit den roten Backsteinen.“

„Ja genau, die Backsteine sind rot.“

„Rot.“

„Äh, ja, verstehe, aber ich bin versorgt, Jungs, ich hab schon ne gute Kochplatte.“

„Na dann, okay.“

„Okay. Aber wenn du willst, das Haus ist bei den Gleisen, das hinter dem Drahtzaun mit den roten Backsteinen. Da ist ein Loch im Zaun. Da kommt man durch. Wir haben ein Loch reingemacht. Okay?“

„Da kommt man durch.“

„Äh, ja, okay, schönen Abend euch noch, Jungs.“

Und dann lass ich die beiden Freaks sich in Ruhe durch Tierfetzen und matschiges Gemüse wühlen. Besonders alt sind die wohl noch nicht. Sie wirken grünlich unter ihren khakifarbenen Kapuzen, die sie vor dem künstlichen Licht schützen, und sind mit dem Kopf in ganz anderen Sphären.

„Hey, Mann, hast du hier irgendwo Klopapier gesehen? Wir haben im Haus keins mehr.“

„Äh, nee, sorry, Klopapier hab ich noch keins gesehen.“

Und der Typ greift sich an die Nasenwurzel, kneift die Augen zusammen und rastet plötzlich aus.

„VERDAMMTE SCHEISSE, MANN, ICH HAB KEIN BOCK MEHR, IN PLASTIKTÜTEN ZU KACKEN!“

„SCHEISSE, MANN, KOMM, GREIF MICH AN, LINKS, RECHTS!“

Und der Größere von beiden ballt die Fäuste, stellt sich in Position und boxt dem anderen träge in die Handflächen, wie ein Krake, der mit seinen Tentakeln Schläge verteilt. Und der andere dann: „LOS, LOS WEITER“ und der Große keucht: „ARHFLR“, unter seiner Kapuze schwingen fettige Haarsträhnen hervor. Ich steh nur mit offenem Mund da, als würde mir ein Alien lachend seinen Arsch präsentieren.

Je me retourne et vois de l'autre côté du portail une fille avec des collants troués, enroulée dans une immense écharpe de laine. Elle non plus me calcule pas depuis ses hauteurs carément à l'ouest. Comme je tiens pas non plus tant que ça aux relations de quartier, que j'apprécie l'anonymat de la ville, je fais passer rapidement mon butin entre les barreaux avant d'escalader la ferraille dans l'autre sens, et de rentrer.

Und dann der andere wieder: „LOS, GREIF AN! LOS! WEITER!“ Der Große trieft vor Schweiß und blökt: „HUUUUUU HUUUUUU GNHUUU“ und boxt dem anderen in die verschwitzten Hände, seine Arme und Fäuste ungefähr so hart wie nasse Wäsche, da ertönt hinter mir: „BALOU, MANN, SCHEISSE, WAS MACHT IHR DA, ICH FRIER MIR HIER DEN ARSCH AB, BEWEGT EUCH ENDLICH!“

Ich dreh mich um: Auf der anderen Seite des Tors steht eine junge Frau mit löchrigen Strumpfhosen und einem riesigen Wollschal. Sie ist auch völlig up in space und nimmt mich überhaupt nicht wahr. Mir liegt nicht so viel an guter Nachbarschaft, ich hab die Anonymität der Großstadt ganz gern, deshalb schiebe ich meine Beute zwischen den Gitterstäben durch, klettere zurück über das Altmetall und geh einfach nach Hause.

# 39 rue de Berne

## Max Lobe

L'auteur / Der Autor

Né à Douala en 1986, Max Lobe grandit dans une famille de sept enfants. Il arrive en Suisse à l'âge de dix-huit ans. Il suit des études à Lugano et à Lausanne et se consacre ensuite entièrement à la littérature. Il publie cinq romans dont *39 rue de Berne* (2013, Prix Roman des Romands en 2014), *Confidences* (2016, Prix Ahmadou Kourouma en 2017) et *La promesse de sa Phall'Excellence* (2021). Il vit aujourd'hui à Genève.

Max Lobe wird 1986 in Douala geboren und wächst in einer Familie mit sieben Kindern auf. Mit achtzehn Jahren kommt er in die Schweiz. Er studiert in Lugano und Lausanne und widmet sich anschließend ganz der Literatur. Er hat fünf Romane veröffentlicht, darunter *39 rue de Berne* (2013, Prix Roman des Romands 2014), *Confidences* (2016, Prix Ahmadou Kourouma 2017) und *La promesse de sa Phall'Excellence* (2021). Er lebt heute in Genf.



## Steven Wyss

Le traducteur / Der Übersetzer

Steven Wyss vit à Zurich. Il travaille comme traducteur indépendant, et, depuis l'été 2019 également au Collège de traducteurs à Looren. Il fait une formation d'électricien, joue dans différents groupes musicaux et trouve enfin sa passion pour les langues. Il valide alors une licence en langues appliquées à Winterthour et à Genève. Il étudie aujourd'hui l'écriture créative et la traduction littéraire à la Haute école des arts de Berne.

Steven Wyss lebt in Zürich. Er arbeitet als selbstständiger Übersetzer und ist seit Sommer 2019 Mitarbeiter im Übersetzerhaus Looren. Er absolviert eine Lehre als Elektroinstallateur, ist als Musiker mit verschiedenen Bands unterwegs und entdeckt schließlich seine Leidenschaft für Sprachen. Er hat im Bachelor Angewandte Sprachen in Winterthur und Genf studiert und absolviert momentan einen Master in literarischem Schreiben und Übersetzen an der Hochschule der Künste in Bern.

[steven.wyss@hotmail.com](mailto:steven.wyss@hotmail.com)

**C**'est avec son *ndongo ndongo* plongé dans sa bouche que mon oncle Démoney contemplait le lever du soleil. Pour lui, c'était plus qu'une routine. Un incontournable rituel quotidien. Une religion.

Son *ndongo ndongo*, une tige de rotin, longue d'une trentaine de centimètres et aussi épaisse qu'un cigare, lui servait de brosse à dents. Mon oncle n'avait simplement pas la volonté de s'acheter une brosse à dents. Chez nous, précisait-il, les dents, ça se brosse avec une tige de rotin, un *ndongo ndongo* bien sec.

J'ignore pourquoi mon oncle Démoney privilégiait tant sa toilette buccale. Enfant, j'ai souvent pensé qu'il s'agissait d'une sorte d'ablution avant de rentrer en contact avec son Dieu Soleil, pour sa prière matinale. J'étais même persuadé que Dieu n'exauçait jamais les prières qui proviennent de bouches puantes.

Dieu Soleil n'était pas encore levé que déjà oncle Démoney franchissait le seuil de sa case, le pas lent, lourd, pareil à celui d'un vieil éléphant. Pourtant, loin d'avoir une carrure d'éléphant aux dangereuses défenses, mon oncle avait un corps plutôt maigre.

Ce matin-là, devant sa maisonnette délabrée, Démoney bâilla et leva haut les mains. Il était vêtu d'un grand pagne bigarré et délavé, solidement noué sur ses hanches. De ses mains sèches, il frotta ses yeux creux. Les ridules de son visage, malgré son jeune âge, à peine cinquante ans, étaient très visibles. Il tint une de ses mains en visière sur ses pau-pières froissées et leva la tête vers le ciel pour y chercher son Dieu Soleil. Ce dernier ne s'était pas encore annoncé. Mon oncle sourit.

Son *ndongo ndongo* de rotin toujours enfoncé dans la bouche, Démoney entama sa toilette dentaire. Il aimait raconter que c'était la seule chose qui lui restait à faire dans un pays où le chômage fait partie des compétences des gens. À Ngodi-Akwa, mon oncle avait été l'une des rares personnes à avoir un emploi. Désormais, il était comme tout le monde, un sans-emploi, un débrouillard.

Chaque fois que nous passions nos vacances au Cameroun, ma mère, Mbila, refusait catégoriquement de dormir dans les marécages de Ngodi-Akwa, chez son frère qu'elle appelait aussi respectueusement « papa ». Elle restait toujours dans un hôtel à plusieurs étoiles au centre de la ville de Douala. Mais comme je tenais à retrouver mon tonton, elle

**M**it seinem *ndongo ndongo* im Mund betrachtete Onkel Démoney den Sonnenaufgang. Für ihn war das mehr als eine Gewohnheit. Es war ein unverzichtbares Alltagsritual. Eine Religion.

Sein *ndongo ndongo*, ein etwa dreißig Zentimeter langer und zigarrendicker Rohrstock aus Rattan, diente ihm als Zahnbürste. Warum er sich eine echte Zahnbürste hätte kaufen sollen, leuchtete ihm nicht ein. Bei uns putzt man sich die Zähne mit einem Rohrstock, erklärte er mir, einem gut getrockneten *ndongo ndongo*.

Ich weiß nicht, warum Onkel Démoney so viel auf seine Mundpflege hielt. Als Kind dachte ich, das sei eine Art religiöse Waschung, bevor er für das Morgengebet vor seinen Sonnengott trat. Ich war sogar überzeugt, dass Gott niemals Gebete aus stinkenden Mündern erhörte.

Der Sonnengott war noch nicht erschienen, als Onkel Démoney wie ein alter Elefant mit langsamem und schweren Schritten über die Schwelle seiner Hütte trat. Eigentlich war mein Onkel aber ziemlich hager und hatte nichts von einem mächtigen Elefanten mit gefährlichen Stoßzähnen.

An diesem Morgen stand Démoney gähnend vor seinem heruntergekommenen Häuschen und hob die Hände in die Luft. Fest um die Hüfte gebunden trug er einen bunten und verwaschenen Pagne. Mit seinen trockenen Händen rieb er sich die eingefallenen Augen. Trotz seines jungen Alters von kaum fünfzig Jahren hatte er schon sichtbare Falten im Gesicht. Er hielt die Hand über die zusammengekniffenen Augen und hob den Kopf zum Himmel, um Ausschau nach seinem Sonnengott zu halten. Doch der ließ sich noch nicht blicken. Mein Onkel lächelte.

Er hatte sein *ndongo ndongo* noch immer im Mund und machte sich an die Zahnpflege. Gern erzählte er, das sei das Einzige, was ihm bleibe in einem Land, in dem die Arbeitslosigkeit zu den wichtigsten Fähigkeiten der Leute zählte. Im Viertel Ngodi-Akwa hatte mein Onkel als einer von wenigen Arbeit gehabt. Inzwischen war er wie alle anderen, ein Arbeitsloser und Überlebenskünstler.

Wenn wir in den Ferien in Kamerun waren, wollte meine Mutter Mbila nie bei ihrem Bruder, den sie auch respektvoll „Papa“ nannte, im Sumpf von Ngodi-Akwa übernachten. Sie logierte jedes Mal in einem Mehrsternehotel in der Innenstadt von Douala. Doch weil

m'y laissait pendant quelques jours avant de revenir me chercher. Et là, je lui racontais les histoires du réveil matinal de mon oncle.

— Maman, je voulais te demander un truc, lui disais-je, pourquoi tonton Démoney se réveille toujours tôt-tôt le matin, alors que tout le monde dans le quartier dort encore ?

— C'est parce que les gens n'ont rien à faire, eux. Ils n'ont pas de travail.

— Mais tonton Démoney n'a pas de travail non plus.

— Oui, tu as raison. Mais ton oncle a gardé ses vieilles habitudes. Il fait toujours comme s'il travaillait encore. Tu vois, c'est pour ça qu'il se lève tôt-tôt le matin.

Je compris que si mon oncle se réveillait tôt maintenant, c'est qu'au lieu de porter son pantalon noir repassé au fer à charbon par tante Bilolo pour aller travailler, il se contentait de son vieux pagne multicolore pour regarder le soleil se lever. En tout cas, ne dit-on pas que la vie appartient à ceux qui se lèvent tôt ?

Il fut une époque où oncle Démoney était inspecteur des impôts. Ne croyez pas que c'était du n'importe quoi ! Devenir inspecteur des impôts nécessitait une nomination qui dépendait directement des autorités politiques : des sous-préfets, des préfets, des maires, des gouverneurs, et même du président de la République en personne.

Ce sont donc les sous-préfets, préfets, maires et gouverneurs et même le président de la République qui avaient mis en haut oncle Démoney en le nommant inspecteur des impôts. Mais, comme le disait mon tonton : « Ce sont les gens qui te mettent en haut qui finissent toujours par te remettre en bas, bien en bas même. » La formule s'était effectivement vérifiée dans son cas. Aujourd'hui oncle Démoney n'était plus qu'un homme déchu, fané, vieilli.

Chez mon oncle, on parlait toujours des autorités politiques et administratives, mais surtout du président de la République avec une crainte qui me faisait une impression bizarre. Par méfiance, on ne parlait pas n'importe comment du président, attention ! Moi, j'avais l'impression que le président Biya était partout. Quand il ne passait pas à la télévision nationale (alors naissante), c'est partout sur la route qu'on le voyait. Son image disputait la place à d'autres affiches publicitaires de toutes sortes. Sur les panneaux où le président Biya était toujours jeune et souriant, on pouvait lire : « Paul Biya, l'homme de la situation », « Paul Biya, l'incarnation de la rigueur », « Paul Biya, l'appel du peuple », « Paul Biya ou le Cameroun des grandes ambitions », et même « Paul Biya, le choix du peuple ». Chaque fois qu'on évoquait ce monsieur, je pensais qu'il était dans les environs, qu'il nous avait à l'œil, qu'il nous écoutait même, et qu'il se manifestera si nous parlions de lui en mal. C'est pour ça que moi je disais toujours du bien de Son Excellence Monsieur le Président de la République. Mais comme je n'avais rien à dire sur lui, je restais tranquille.

es mir so wichtig war, meinen Onkel zu sehen, durfte ich immer ein paar Tage bei ihm verbringen, bis sie mich wieder abholte. Und da erzählte ich ihr von seinen Morgenritualen.

„Mama, kann ich dich was fragen? Warum steht Onkel Démoney immer so ganz ganz früh auf, auch wenn alle anderen im Viertel noch schlafen?“

„Weil die Leute nichts zu tun haben, sie haben keine Arbeit.“

„Aber Onkel Démoney hat doch auch keine Arbeit.“

„Stimmt. Aber dein Onkel hat seine alten Gewohnheiten beibehalten. Er tut so, als würde er immer noch arbeiten. Und deshalb steht er so ganz ganz früh auf.“

Ich verstand: Mein Onkel war nicht deshalb so früh auf den Beinen, um sich seine von Tante Bilolo mit dem Kohleneisen gebügelte schwarze Hose anzuziehen und zur Arbeit zu gehen, sondern um in seinem alten, bunten Pagne der Sonne beim Aufgehen zuzusehen. Aber gilt nicht in jedem Fall: Der frühe Vogel fängt den Wurm?

Es gab eine Zeit, da war Onkel Démoney Steuerbeamter. Denkt ja nicht, das sei irgendein Beruf! Um Steuerbeamter zu werden, musste man vom Politikapparat nominiert werden: von den Unterpräfekten, Präfekten, Bürgermeistern, Gouverneuren, ja sogar vom Staatspräsidenten höchstpersönlich.

Diese Unterpräfekten, Präfekten, Bürgermeister und Gouverneure und sogar der Staatspräsident hatten Onkel Démoney also in den hohen Rang eines Steuerbeamten befördert. Aber wie er zu sagen pflegte: „Die Leute, die dich nach oben, bringen dich auch wieder nach unten, ganz weit nach unten.“ Dieser Spruch hatte sich in seinem Fall bewahrheitet. Inzwischen war er ein abgesetzter, verwelkter und gealterter Mann.

Wenn bei meinem Onkel in Kamerun über den Politikbehördenapparat und erst recht über den Staatspräsidenten gesprochen wurde, dann immer mit einer Angst, die mir komisch vorkam. Vorsicht! Aus gegenseitigem Misstrauen hütete man sich besser davor, seine Meinung über den Präsidenten offen kundzutun. Ich hatte den Eindruck, Präsident Biya sei überall. Man sah ihn ständig im damals gerade aufkommenden Staatsfernsehen und wenn man durch die Stadt ging, prangte er von jeder Straßenecke. Bilder des Präsidenten machten allen möglichen Werbeplakaten den Platz streitig. Von Reklameschildern lachte immer ein noch junger Präsident und man las darauf Sätze wie „Paul Biya, der Herr der Lage“, „Paul Biya, die Strenge in Person“, „Paul Biya, der Ruf des Volkes“, „Paul Biya oder das Kamerun der großen Ziele“ oder gar „Paul Biya, die Wahl des Volkes“. Jedes Mal, wenn dieser Herr erwähnt wurde, hatte ich den Eindruck, dass er in der Nähe war, dass er uns im Blick hatte, uns vielleicht sogar zuhörte und plötzlich aufzutauchen drohte, wenn wir schlecht über ihn sprachen. Deswegen sagte ich immer nur Gutes über seine Exzellenz den Herrn Staatspräsidenten. Aber da ich ohnehin nichts zu sagen hatte, hielt ich lieber den Mund.

# Les Magnolias

## Florent Oiseau

L'auteur / Der Autor

Florent Oiseau, né en 1990, est un auteur français. Il travaille comme pompiste, barman, plongeur, réceptionniste de nuit, ouvrier dans une usine de pain de mie, crêpier, surveillant de lycée et couchettiste sur le train Paris-Venise avant de publier trois romans, tous nommés « livre le plus drôle de l'année ». Son premier roman, *Je vais m'y mettre*, reçoit le Prix Saint-Maur en poche, le deuxième, *Paris-Venise*, est finaliste du Prix Orange du livre en 2018. En 2020, il publie *Les Magnolias*.

Florent Oiseau, geboren 1990, ist ein französischer Schriftsteller. Er ist zuerst Tankwart, Kellner, Tellerwäscher, Nachtwächter, arbeitet in einer Toastfabrik, als Crêpe-Verkäufer, Schulaufseher und Servicekraft im Nachtzug auf der Strecke Paris-Venedig, bevor er drei Romane veröffentlicht, die jeweils zum „witzigsten Buch des Jahres“ erklärt werden. Sein erster Roman, *Je vais m'y mettre*, erhält den Prix Saint-Maur en poche, der zweite, *Paris-Venise*, ist Finalist beim Prix Orange du livre. 2020 veröffentlicht er *Les Magnolias*.



## Charlotte Hattendorf

La traductrice / Die Übersetzerin

Charlotte Hattendorf, née à Karlsruhe, étudie la germanistique et les lettres modernes à Mayence et à Dijon. Elle valide ensuite un master d'écriture littéraire et d'édition à Hildesheim, où elle travaille comme coéditrice de la revue *Landpartie* et publie des histoires courtes et de la poésie dans plusieurs anthologies. Son mémoire de master porte sur la littérature interculturelle d'autrices allemandes issues d'un contexte moyen-oriental. Elle travaille aujourd'hui en tant que journaliste et traductrice depuis le français et vit en Bretagne.

Charlotte Hattendorf, geboren in Karlsruhe, studierte Germanistik und Französisch in Mainz und Dijon. Ihren Master absolviert sie in Literarischem Schreiben und Lektorieren in Hildesheim. Dort gibt sie 2019 die *Landpartie* mit heraus und veröffentlicht in verschiedenen Literaturmagazinen Kurzgeschichten und Lyrik. In ihrer Abschlussarbeit beschäftigt sie sich mit interkultureller Literatur deutsch-nahöstlicher Autorinnen. Sie arbeitet als Journalistin und Übersetzerin aus dem Französischen und lebt derzeit in der Bretagne.

charlie.hattendorf@web.de

Tous les dimanches, je rends visite à ma grand-mère, aux Magnolias. J'ai mis un pantalon, et j'y suis allé, comme chaque semaine, à la même heure. J'ai marché sous une fine pluie de printemps, de celles qui chatouillent plus qu'elles ne mouillent. La grande artère de notre ville, la rue principale, était froide et déserte. Une vendeuse fumait devant un magasin de fringues ringardes, un trait de crayon délimitait le contour de ses lèvres. J'ai continué d'avancer. Je suis passé sous le pont, le passage d'un train de marchandises m'a déclenché un acouphène dont j'aurais pu me passer. Je commençais déjà à sentir l'odeur des Magnolias. J'avais un grillon dans l'oreille, la présentatrice météo me manquait. Devant la façade grise de l'entrée, j'ai pris une grande inspiration, comme pour apporter ici quelque chose de l'extérieur. J'ai signé le registre à l'accueil.

– Comment va votre grand-mère ?

Évelyne est la directrice du mouroir qui prend trois mille euros par mois à chaque pensionnaire en échange d'une soupe, d'une chambre minuscule et d'une toilette de sept minutes un matin sur deux. Elle regarde les gens par-dessus ses lunettes.

– Ce n'est pas vous qui êtes censée le savoir ?

J'ai souri pour laisser croire que je plaisantais. Elle m'a gratifié de son rire de bourgeoise prude – qui rêve en secret de se faire souiller toute une nuit par des adolescents issus d'un bidonville en périphérie de Bamako.

Ma grand-mère est presque aveugle, elle n'entend plus rien de l'oreille droite, à peine plus avec la gauche. Elle commence à perdre la tête, confond certains mots. Elle passe ses journées dans un endroit qui sent l'hôpital et la crèche en même temps. On la change, on lui apporte une soupe le soir, et, de temps en temps, on la lave. Mais jamais on ne la regarde. Elle ne peut plus coudre, plus lire, plus regarder la télévision, plus participer aux animations. Elle ne comprend rien de ce qui se trame autour d'elle, ne sait jamais qui lui parle, quelle est la main qui lui touche l'épaule ou la silhouette qui rentre dans sa chambre. Mais tous les dimanches, par-dessus ses lunettes, Évelyne me demande comment elle va. Elle s'attend peut-être à ce que je lui dise, enjoué, qu'elle est bientôt prête à intégrer l'équipe canadienne de bobsleigh pour les jeux Olympiques d'hiver à Toronto, mais qu'elle est encore un peu tendre dans son appréhension des trajectoires. Qu'en parallèle, elle se tape un journaliste sportif qui lui fait manger des fruits de mer en Normandie après le sexe.

Jeden Sonntag besuche ich meine Großmutter im *Haus Magnolia*. Auch an diesem schlüpfte ich in eine Hose und ging wie jede Woche zur gleichen Uhrzeit hin. Ich lief durch leichten Frühlingsregen, einen von der Sorte, die mehr kitzeln, als dass sie wirklich nass machen. Die Verkehrsader unserer Stadt, also die Hauptstraße, war kalt und menschenleer. Eine Verkäuferin rauchte vor einem Geschäft mit altmodischen Klamotten, die Konturen ihres Munds waren mit einem Lipliner nachgezogen. Ich ging weiter. Als ich unter der Brücke entlangkam, löste der Lärm eines vorbeifahrenden Güterzugs bei mir einen Tinnitus aus, auf den ich hätte verzichten können. Ich konnte das *Magnolia* schon förmlich riechen. Nach wie vor hatte ich ein Zirpen im Ohr und die Wetter-Moderatorin fehlte mir. Vor der grauen Fassade des Eingangs nahm ich einen tiefen Atemzug, wie um etwas von draußen mit hineinzunehmen. Am Empfang trug ich mich in die Besucherliste ein.

– Wie geht es Ihrer Großmutter?

Évelyne ist die Leiterin der Sterbeanstalt, die den Bewohnern für eine Suppe, ein winziges Zimmerchen und sieben Minuten Waschen jeden zweiten Morgen monatlich dreitausend Euro abknöpft. Über den Rand ihrer Brille hinweg mustert sie die Leute.

– Sollten Sie das nicht eigentlich wissen?

Ich lächelte, als hätte ich einen Witz gemacht. Sie beeindruckte mich mit dem Lachen einer verklemmten Spießerin – die insgeheim davon träumt, eine Nacht lang von Jugendlichen aus einem Slum von Bamako durchgebumst zu werden.

Meine Großmutter ist fast blind, auf dem rechten Ohr hört sie gar nichts, auf dem linken kaum mehr. Ihr Verstand kommt ihr langsam abhanden und sie verwechselt manche Wörter. Den lieben langen Tag verbringt sie an einem Ort, der gleichzeitig nach Krankenhaus und Kita riecht. Man zieht sie an und aus, abends bringt man ihr eine Suppe und hin und wieder wäscht man sie. Doch man schaut sie nicht an. Sie kann nicht mehr nähen, nicht mehr lesen, nicht mehr fernsehen, nicht mehr am Programm teilnehmen. Sie versteht nichts von dem, was sich um sie herum abspielt, weiß nie, wer mit ihr spricht, zu wem die Hand gehört, die ihr an die Schulter fasst, oder welche Gestalt in ihr Zimmer kommt. Aber jeden Sonntag fragt mich Évelyne über den Rand ihrer Brille hinweg, wie es meiner Großmutter geht. Vielleicht erwartet sie, ich würde vergnügt antworten, dass meine Großmutter bald ins kanadische Bob-Team für die Olympischen Winterspiele in Toronto

Que ses cours de mandarin l'empêchent d'assurer une présence régulière sur le point de deal duquel elle écoule cent grammes d'amphétamines quotidiennement. Qu'elle ne tolère plus qu'un homme oublie de considérer son clitoris. Qu'elle se sent vivante. À l'étage, on trouve des vieux entreposés sur des canapés et des aides-soignantes qui parlent entre elles. Tout ce petit monde est prisonnier de murs en placo repeints dans un jaune poussin se voulant positif, mais que l'usure provoquée par le temps a rendu morose à souhait. Il y a un chat qui se promène à l'étage, et sur lequel tout le monde marche, roule, tire. Il est d'une patience rare avec les vieux, il continue de leur faire des câlins, trouve encore la force de ronronner. À sa mort, il faudra le canoniser et l'envoyer à Rome. La télévision n'intéresse personne, ou presque. C'est l'horloge qui lui vole la vedette, l'heure qu'il est, celle qu'il n'est pas, c'est la dernière grande préoccupation des résidents. L'heure et la température extérieure. Malgré son état, ma grand-mère est encore dans le lot des vieux plus ou moins valides.

Par temps maussade, on reste avec eux, je sers de lien, je crée de l'échange. J'écoute les récits de guerre. J'accepte volontiers les bisous humides de femmes barbues, je soupire de compassion quand on me dit que le monde il était mieux avant. Parfois, quand les aides-soignantes regardent la rediffusion d'une émission de téléréalité, il m'arrive même de changer un pansement. J'ai vu plus de pus aux Magnolias que durant toute mon adolescence.

Quand le ciel se montre plus clément, je prends ma grand-mère par le bras et je l'emmène dans le parc. Elle marche encore bien, c'est déjà ça. Il y a un petit étang, elle est contente de nourrir des canards qu'elle ne voit pas. De temps en temps, les canards sont en promenade de l'autre côté du point d'eau, mais je lui fais croire qu'ils sont là, alors elle jette des bouts de pain et me demande, heureuse :

– Ils ont de l'appétit aujourd'hui ?

– Des ogres.

– Hein ?

– DES OGRES !

Elle sourit, se sent utile. En réalité, elle fait juste fuir les têtards et les morceaux de pain stagnent à la surface de l'eau, comme des souvenirs qu'on voudrait oublier. Mais elle est contente, c'est tout ce qui importe.

aufgenommen wird, aber beim Kurveneintritt noch etwas unsicher ist. Dass sie gleichzeitig einen sportlichen Journalisten flachlegt, der sie nach dem Sex zu Meeresfrüchten in der Normandie einlädt. Dass ihre Mandarin-Kurse sie daran hindern, regelmäßig an dem Umschlagsort zu sein, wo sie täglich hundert Gramm Amphetamin vertickt. Dass sie es nicht mehr durchgehen lässt, wenn ein Mann ihre Klitoris vernachlässigt. Dass sie sich lebendig fühlt.

Im oberen Stockwerk trifft man auf Greise, die auf Sofas zwischengelagert wurden, und auf Pflegerinnen, die sich miteinander unterhalten. Diese ganze kleine Welt ist in küken-gelb gestrichenen Rigipswänden gefangen, einem Gelb, das Optimismus verbreiten will, das durch den Verschleiß inzwischen aber endlos trist wirkt. Es gibt eine umherstreunende Katze, auf die man tritt, über die man rollt, an der man zieht. Sie ist von seltener Geduld mit den Alten, schmust weiter mit ihnen und findet sogar noch die Kraft zu schnurren. Nach ihrem Tod wird man sie heiligsprechen und nach Rom schicken müssen.

Das Fernsehen interessiert niemanden oder nur die Wenigsten. Die Wanduhr stiehlt ihm die Show, es ist das letzte große Anliegen der Bewohner zu wissen, wie viel Uhr es gerade ist oder nicht ist. Die Uhrzeit und die Außentemperatur. Trotz ihres Zustands gehört meine Großmutter noch zur Gruppe der halbwegs fitten Alten.

Bei tristem Wetter bleiben wir drinnen bei ihnen, ich spiele den Vermittler und bringe das Gespräch in Gang. Ich höre mir Kriegsgeschichten an, lasse die feuchten Küsse bäriger Frauen freudvoll über mich ergehen und seufze verständnisvoll, wenn jemand sagt, früher war alles besser. Wenn sich die Pflegekräfte die Wiederholung einer Reality-Show ansehen, kann es sogar passieren, dass ich einen Verband wechsle. Ich habe im Magnolia mehr Eiter gesehen als während meiner gesamten Pubertät.

Wenn sich der Himmel milder zeigt, hake ich meine Großmutter unter und führe sie in den Park. Sie kann noch gut laufen, aber das war's auch schon. Im Park gibt es einen kleinen Teich und sie füttert mit großer Freude Enten, die sie nicht sieht. Ab und zu watscheln die Tiere am anderen Ende der Wasserpütze herum, aber ich rede ihr ein, sie seien da, also wirft sie Brotstücke ins Wasser und fragt mich glücklich:

– Und, haben sie heute Hunger?

– Mordsmäßig.

– Was?

– MORDSMÄßIG!

Sie lächelt und fühlt sich nützlich. In Wirklichkeit verscheucht sie nur die Kaulquappen, und die Brotstücke treiben starr wie Erinnerungen, die man lieber vergessen würde, an der Wasseroberfläche. Aber sie ist glücklich, das ist alles, was zählt.

## Impressum

### Rédaction / Redaktion:

Charlotte Hattendorf, Aurélien Jauch, Noémie Juglet, Florian Kranz, Alice Lacoue-Labarthe,  
Régis Quatresous, Valentin René-Jean, Luisa Maria Schulz, Ela zum Winkel, Steven Wyss

### Coordination éditoriale et relecture des textes en allemand et en français /

Koordination und Lektorat der deutschen und französischen Texte: [Juline Monnier](#)

### Relecture des textes en allemand et en français / Lektorat der deutschen

und französischen Texte:

Pour le BIEF / Für das BIEF: Katja Petrovic

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Jérémie Rossignol, Alain Le Treut, Annette Schwichtenberg

Photo / Foto Claudia Hamm: © Michael Donath

Photo / Foto Isabelle Liber & Photo de groupe / Foto Gruppe: © Isabelle Liber

Graphisme / Grafik: Juliane Bartel ([www.suntrap-design.com](http://www.suntrap-design.com)),

Michaela Anzer ([www.youandmi.net](http://www.youandmi.net))

Illustration de la couverture / Umschlagsillustration: Juliane Bartel

© OFAJ/DFJW, 2021



En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



FRANKFURTER  
BUCHMESSE

[www.buchmesse.de](http://www.buchmesse.de)

**BIEF**  
Bureau  
International  
de l'Édition  
Française

[www.bief.org](http://www.bief.org)

fondation suisse pour la culture

**prhelvetia**

[www.prohelvetia.ch](http://www.prohelvetia.ch)

